

Gall. rev.

104

el

Call. rev.
104^{ef}

Bonaparte.

<36619132920015

S

<36619132920015

Bayer. Staatsbibliothek

DIE MILITÄRISCHEN
PROKLAMATIONEN UND ANSPRACHEN
NAPOLEONS I.
1796—1815.

CHRONOLOGISCH GEORDNET
UND
HERAUSGEGEBEN
VON
K. A. MARTIN HARTMANN.

OPPELN.
EUGEN FRANCK'S BUCHHANDLUNG
(GEORG MASKE).
1890.

DIE MILITÄRISCHEN

PROKAMATIONEN UND VERORDNUNGEN

NAPOLEON I.

1806 1815

CHRONOLOGISCH GEORDNET



M. A. M. A. M.

OPFER

VEREINIGUNG DER BÜCHER

UND MANUSKRIPTE

VORWORT.

Das Verdienst des Herausgebers dieser Sammlung ist nur bescheidener Art. Denn mit wenigen Ausnahmen finden sich die hier zusammengestellten Dokumente bereits in den 32 Bänden der *Correspondance de Napoléon I^{er}*. Da indessen dies grosse Werk nichts weniger als allgemein zugänglich ist, und ausserdem das Zusammensuchen der über die verschiedenen Bände verstreuten Proklamationen und Ansprachen einen gewissen Aufwand von Zeit und Mühe erfordert, so erschien es dem Unterzeichneten nicht unangebracht, alle diese Kundgebungen, die eine Einheit für sich bilden, zu einer Sonderausgabe zu vereinigen, und damit zugleich solche Stücke, wenn es natürlich auch nur wenige sind, zu verbinden, die zwar von den Herausgebern der *Correspondance* übersehen oder übergangen worden sind, deren Echtheit sich aber trotzdem nicht anzweifeln lässt. So ermöglicht die vorliegende Sammlung, sich auf Grund des Quellenmaterials ein Urteil über Napoleon I. als militärischen Redner zu bilden. Vor allem war dieser ja Soldat, Feldherr, und darum haben gerade diejenigen Auslassungen von ihm, in denen er sich an die Armee wendet, einen besonderen psychologischen Wert zur Beurteilung seines Wesens. Die Geheimnisse seiner Strategie sind darin selbstverständlich nicht enthüllt, aber die ausserordentliche seelische Macht, die er auf seine Soldaten ausübte, diese nicht unwichtige Seite des grossen Feldherrn lernt man doch erst dann voll würdigen, wenn man die hier abgedruckten Kundgebungen liest, die sämtlich in bedeutsamen Augenblicken der napoleonischen Geschichte entstanden sind, und oft genug die Armeen elektrisiert haben. Und wie das militärische und historische Interesse hier in Frage kommt, so nicht minder das litterarische und sprachliche. Denn

in den militärischen Proklamationen Napoleons I. hat man Muster ihrer Gattung, hervorragende Proben der militärischen Redekunst, an denen man das Wesen dieses Zweiges der Beredsamkeit ganz vorzüglich studieren kann.

Ein Kommentar schien zu dieser Veröffentlichung nicht unbedingt erforderlich zu sein. Denn die napoleonische Kriegsgeschichte ist ja mit der Geschichte Europas eng verwoben, und darf daher in ihren wesentlichen Stücken als bekannt vorausgesetzt werden. Auch hat der Herausgeber bei dieser Sammlung zunächst nicht an den Gebrauch in Schulen gedacht, wenngleich eine Verwendung der hier mitgeteilten Dokumente als Lesestoff namentlich in Kadettenkorps, unter der Leitung eines historisch geschulten Lehrers, der die Texte kritisch zu behandeln weiss, sehr wohl denkbar wäre und nach mehr als einer Seite fruchtbar gemacht werden könnte.

Leipzig, Februar 1890.

K. A. Martin Hartmann.

INHALTSVERZEICHNIS.

1. Proclamation à l'ouverture de la campagne d'Italie, Nice, 27 mars 1796.
2. Proclamation. Cherasco, 26 avril 1796.
- 3. A ses frères d'armes. Milan, 20 mai 1796.
4. Proclamation. San Massimo, 11 nov. 1796.
5. Proclamation. Bassano, 10 mars 1797.
- 6. A l'armée. Milan, 14 juillet 1797.
7. Allocutions à la fête du 14 juillet. Milan, 14 juillet 1797.
8. Aux marins de l'escadre du contre-amiral Brueys. Passariano, 16 sept. 1797.
9. Proclamation. Passariano, 22 sept. 1797.
- 10. A l'armée. Milan, 14 nov. 1797.
- 11. A l'armée. Toulon, 9 mai 1798.
- 12. Aux soldats de terre et de mer de l'armée de la Méditerranée. Toulon, 10 mai 1798.
13. Proclamation à l'armée de terre. A bord de *l'Orient*, 22 juin 1798.
14. Allocution pendant la marche à travers le désert. Près de Châbour, 15 juillet 1798.
15. Allocution avant la bataille des Pyramides. 21 juillet 1798.
16. Proclamation à l'armée. Le Caire, 22 sept. 1798.
17. Proclamation. Devant Acre, 17 mai 1799.
- 18. A l'armée. Alexandrie, 22 août 1799.
- 19. A l'armée. Paris, 9 nov. 1799.
20. Proclamation à l'armée d'Orient. Paris, 2 déc. 1799.
- 21. Aux soldats français. Paris, 25 déc. 1799.
22. Proclamation à l'armée d'Italie. Paris, 25 déc. 1799.

23. Proclamation à l'armée. Paris, 5 janvier 1800.
- 24. Ordre du jour. Milan, 6 juin 1800.
- 25. Pour mettre à l'ordre du jour. Milan, 24 juin 1800.
26. Proclamation à l'armée d'Orient. Paris, 20 février 1801.
- 27. Ordre du jour. Boulogne, 17 nov. 1803.
28. Paroles de l'Empereur lors de la distribution des aigles au Champ-de-Mars. Paris, 5 déc. 1804.
29. Proclamation à la Grande Armée. Strasbourg, 30 sept. 1805.
30. Proclamation à l'armée d'Italie. Strasbourg, 30 sept. 1805.
- 31. Ordre du jour. Nördlingen, 7 oct. 1805.
32. Proclamation à l'armée. Pfaffenhofen, 13 oct. 1805.
33. Proclamation. Elchingen, 21 oct. 1805.
- 34. A l'armée. Au bivouac, 1^{er} déc. 1805.
- 35. A l'armée. Austerlitz, 3 déc. 1805.
36. Proclamation à l'armée. Schönbrunn, 27 déc. 1805.
37. Proclamation à l'armée d'Italie. Schönbrunn, 27 déc. 1805.
38. Proclamation. Bamberg, 6 oct. 1806.
39. Proclamation à l'armée. Potsdam, 26 oct. 1806.
40. Proclamation. Posen, 2 déc. 1806.
- 41. A l'armée. Varsovie, 30 janvier 1807.
- 42. A l'armée. Preussisch-Eylau, 16 février 1807.
- 43. A la Grande Armée. Tilsit, 22 juin 1807.
44. Allocution. 11 sept. 1808.
- 45. A l'armée. Donauwörth, 17 avril 1809.
46. Proclamation à l'armée. Ratisbonne, 24 avril 1809.
47. Proclamation à l'armée. Schönbrunn, 13 mai 1809.
48. Proclamation. Ebersdorf, 27 mai 1809.
- 49. Projet de proclamation à l'armée. (5 juillet 1809?)
50. Proclamation à la Grande Armée. Wilkowyski, 22 juin 1812.
51. Proclamation. Borodino, 7 sept. 1812, deux heures du matin.
52. Proclamation. Lützen, 3 mai 1813.
53. Allocution prononcée par l'Empereur en remettant les aigles à trois régiments du 4^e corps. 15 oct. 1813.
54. Allocution faite au corps polonais de la Grande Armée. Près de Schlüchtern, 27 oct. 1813.

- 55. Allocution à la Vieille Garde. Fontainebleau, 3 avril 1814.
 - 56. A l'armée. Fontainebleau, 5 avril 1814.
 - 57. Adieux à la Garde. Fontainebleau, 20 avril 1814.
 - 58. A l'armée. Golfe Jouan, 1^{er} mars 1815.
 - 59. La Garde impériale aux généraux, officiers et soldats de l'armée.
Golfe Jouan, 1^{er} mars 1815.
 - 60. Allocution à l'avant-garde de la division de Grenoble. Laffrey,
6 mars 1815.
 - 61. Allocution dans la revue de l'armée de Paris. 21 mars 1815.
 - 62. Allocution à l'armée. Palais des Tuileries, 25 mars 1815.
 - 63. Allocution à l'armée dans une revue au Carrousel. Paris, 9 avril 1815.
 - 64. Allocution à la Garde nationale de Paris. Palais des Tuileries,
16 avril 1815.
 - 65. Allocution à l'armée au Champ-de-Mars. 1^{er} juin 1815.
 - 66. A l'armée. Avesnes, 14 juin 1815.
 - 67. A l'armée. La Malmaison, 25 juin 1815.
-

I.

Proclamation

à l'ouverture de la campagne d'Italie.

Quartier général, Nice, 7 germinal an IV (27 mars 1796).

Soldats, vous êtes nus, mal nourris; le Gouvernement vous doit beaucoup, il ne peut rien vous donner. Votre patience, le courage que vous montrez au milieu de ces rochers, sont admirables; mais ils ne vous procurent aucune gloire, aucun éclat ne rejaillit sur vous. Je veux vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde. De riches provinces, de grandes villes seront en votre pouvoir; vous y trouverez honneur, gloire et richesses. Soldats d'Italie, manqueriez vous de courage ou de constance?

(Corr. de Nap. I, S. 107. Mémoires de Napoléon, dictés à Sainte-Hélène).

2.

Proclamation à l'armée.

Quartier général, Cherasco, 7 floréal an IV (26 avril 1796).

Soldats, vous avez en quinze jours remporté six victoires, pris vingt et un drapeaux, cinquante-cinq

pièces de canon, plusieurs places fortes, conquis la partie la plus riche du Piémont; vous avez fait quinze mille prisonniers, tué ou blessé plus de dix mille hommes.

Vous vous étiez jusqu'ici battus pour des rochers stériles, illustrés par votre courage, mais inutiles à la patrie; vous égalez aujourd'hui, par vos services, l'armée de Hollande et du Rhin. Dénués de tout, vous avez suppléé à tout. Vous avez gagné des batailles sans canons, passé des rivières sans ponts, fait des marches forcées sans souliers, bivouaqué sans eau-de-vie et souvent sans pain. Les phalanges républicaines, les soldats de la liberté étaient seuls capables de souffrir ce que vous avez souffert. Grâce vous en soient rendues, soldats! la patrie reconnaissante vous devra sa prospérité; et si, vainqueurs de Toulon, vous présageâtes l'immortelle campagne de 1794, vos victoires actuelles en présagent une plus belle encore.

Les deux armées qui naguère vous attaquaient avec audace furent épouvantées devant vous; les hommes pervers qui riaient de votre misère et se réjouissaient dans leur pensée des triomphes de vos ennemis sont confondus et tremblants.

Mais, soldats, vous n'avez rien fait puisqu'il vous reste encore à faire. Ni Turin, ni Milan ne sont à vous; les cendres des vainqueurs de Tarquin sont encore foulées par les assassins de Basseville.

Vous étiez dénués de tout au commencement de la campagne; vous êtes aujourd'hui abondamment pourvus; les magasins pris à vos ennemis sont nombreux; l'artillerie de siège et de campagne est arrivée. Soldats, la patrie a droit d'attendre de vous de grandes choses;

justifierez-vous son attente? Les plus grands obstacles sont franchis, sans doute; mais vous avez encore des combats à livrer, des villes à prendre, des rivières à passer. En est-il entre vous dont le courage s'amollisse? En est-il qui préféreraient retourner, sur les sommets de l'Apennin et des Alpes, essayer patiemment les injures de cette soldatesque esclave? Non, il n'en est point parmi les vainqueurs de Montenotte, de Mille-simo, de Dego et de Mondovi. Tous brûlent de porter au loin la gloire du peuple français; tous veulent humilier ces rois orgueilleux qui osaient méditer de nous donner des fers; tous veulent dicter une paix glorieuse et qui indemnise la patrie des sacrifices immenses qu'elle a faits; tous veulent, en rentrant dans leurs villages, pouvoir dire avec fierté: »J'étais de l'armée conquérante de l'Italie!«

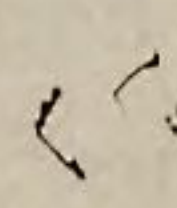
Ainsi, je vous la promets cette conquête; mais il est une condition qu'il faut que vous juriez de remplir, c'est de respecter les peuples que vous délivrez, c'est de réprimer les pillages horribles auxquels se portent des scélérats suscités par nos ennemis. Sans cela, vous ne seriez pas les libérateurs des peuples, vous en seriez les fléaux; vous ne seriez pas l'honneur du peuple français, il vous désavouerait. Vos victoires, votre courage, vos succès, le sang de nos frères morts aux combats, tout serait perdu, même l'honneur et la gloire. Quant à moi et aux généraux qui ont votre confiance, nous rougirions de commander à une armée sans discipline, sans frein, qui ne connaîtrait de loi que la force. Mais, investi de l'autorité nationale, fort de la justice et par la loi, je saurai faire respecter à ce petit nombre d'hommes sans courage et sans cœur

les lois de l'humanité et de l'honneur qu'ils foulent aux pieds. Je ne souffrirai pas que des brigands souillent vos lauriers; je ferai exécuter à la rigueur le règlement que j'ai fait mettre à l'ordre. Les pillards seront impitoyablement fusillés; déjà plusieurs l'ont été; j'ai eu lieu de remarquer avec plaisir l'empressement avec lequel les bons soldats de l'armée se sont portés pour faire exécuter les ordres.

Peuples de l'Italie, l'armée française vient pour rompre vos chaînes; le peuple français est l'ami de tous les peuples: venez avec confiance au-devant d'elle; vos propriétés, votre religion et vos usages seront respectés.

Nous faisons la guerre en ennemis généreux, et nous n'en voulons qu'aux tyrans qui vous asservissent.

Bonaparte.

(Corr. de Nap. 1, S. 187. Moniteur de l'an IV). 

3.

A ses frères d'armes.

Quartier général, Milan, 1^{er} prairial an IV (20 mai 1796).

Soldats!

Vous vous êtes précipités comme un torrent du haut de l'Apennin; vous avez culbuté, dispersé, éparpillé tout ce qui s'opposait à votre marche.

Le Piémont, délivré de la tyrannie autrichienne, s'est livré à ses sentiments naturels de paix et d'amitié pour la France.

Milan est à vous, et le pavillon républicain flotte dans toute la Lombardie.

Les ducs de Parme et de Modène ne doivent leur existence politique qu'à votre générosité.

L'armée qui vous menaçait avec tant d'orgueil ne trouve plus de barrière qui la rassure contre votre courage.

Le Pô, le Tessin, l'Adda n'ont pu vous arrêter un seul jour; ces boulevards vantés de l'Italie ont été insuffisants, vous les avez franchis aussi rapidement que l'Apennin.

Tant de succès ont porté la joie dans le sein de la patrie; vos représentants ont ordonné une fête dédiée à vos victoires, célébrée dans toutes les communes de la République. Là, vos pères, vos mères, vos épouses, vos sœurs, vos amantes se réjouissent de vos succès et se vantent avec orgueil de vous appartenir.

Oui, soldats, vous avez beaucoup fait, mais ne vous reste-t-il donc plus rien à faire? Dira-t-on de nous que nous avons su vaincre, mais que nous n'avons pas su profiter de la victoire? La postérité nous reprochera-t-elle d'avoir trouvé Capoue dans la Lombardie? Mais je vous vois déjà courir aux armes: un lâche repos vous fatigue; les journées perdues pour la gloire le sont pour votre bonheur. Eh bien, partons! nous avons encore des marches forcées à faire, des ennemis à soumettre, des lauriers à cueillir, des injures à venger.

Que ceux qui ont aiguisé les poignards de la guerre civile en France, qui ont lâchement assassiné nos ministres, incendié nos vaisseaux à Toulon, tremblent; l'heure de la vengeance a sonné.

Mais que les peuples soient sans inquiétude; nous sommes amis de tous les peuples, et plus particulière-

ment des descendants des Brutus, des Scipion et des grands hommes que nous avons pris pour modèles. Rétablir le Capitole, y placer avec honneur les statues des héros qui se rendirent célèbres, réveiller le peuple romain engourdi par plusieurs siècles d'esclavage, tel sera le fruit de vos victoires. Elles feront époque dans la postérité. Vous aurez la gloire immortelle de changer la face de la plus belle partie de l'Europe.

Le peuple français, libre, respecté du monde entier, donnera à l'Europe une paix glorieuse qui l'indemniserà des sacrifices de toute espèce qu'il a faits depuis six ans. Vous rentrerez alors dans vos foyers, et vos concitoyens diront en vous montrant: »Il était de l'armée d'Italie.«

Bonaparte.

(Corr. de Nap. 1, S. 303. Dépôt de la guerre).

4.

Proclamation.

Quartier général, San-Massimo, 21 brumaire an V
(11 nov. 1796).

Soldats!

Mantoue est sans pain, sans viande, sans fourrages. Wurmser, les débris de l'armée que vous avez détruite à Bormida, à Bassano, à Saint-Georges, à Governolo, sont prêts à tomber en votre pouvoir. La liberté de l'Italie, le bonheur de la France reposent dans votre courage.

Un ramassis de fuyards, renforcés par la dernière éserve de l'Empereur, vient encore se présenter devant

vous. Ils prétendent nous arracher le fruit de six mois de victoires.

Les généraux feront leur devoir: ils vont tous fondre sur l'ennemi; tantôt ils vous mèneront en avant, tantôt ils se mettront dans une retraite simulée, et n'oublieront rien pour rendre éclatante votre victoire!

Mais lorsque le tambour du combat aura battu, et qu'il faudra marcher droit à l'ennemi, la baïonnette en avant et dans ce morne silence garant de la victoire, soldats! songez à être dignes de vous. Je ne vous dis que deux mots, ils suffisent à des Français: l'Italie! Mantoue! La paix de l'Europe, le bonheur de vos parents seront le résultat de votre courage. Faisons encore une fois ce que nous avons fait si souvent, et l'Europe ne nous contestera pas le titre de la plus brave et de la plus puissante nation du monde.

Bonaparte.

(Corr. 2, S. 106. Dépôt de la guerre).

5.

Proclamation

aux soldats de l'armée d'Italie.

Quartier général, Bassano, 20 ventôse an V (10 mars 1797).

La prise de Mantoue vient de finir une campagne qui vous a donné des titres éternels à la reconnaissance de la patrie.

Vous avez remporté la victoire dans quatorze batailles rangées et soixante et dix combats; vous avez fait plus de cent mille prisonniers, pris à l'ennemi cinq

cents pièces de canon de campagne, deux mille de gros calibre, quatre équipages de pont.

Les contributions mises sur le pays que vous avez conquis ont nourri, entretenu, soldé l'armée pendant toute la campagne; vous avez, en outre, envoyé trente millions au ministre des finances pour le soulagement du trésor public.

Vous avez enrichi le Muséum de Paris de plus de trois cents objets, chefs-d'œuvre de l'ancienne et de la nouvelle Italie, et qu'il a fallu trente siècles pour produire.

Vous avez conquis à la République les plus belles contrées de l'Europe; les républiques lombarde et cispadane vous doivent leur liberté; les couleurs françaises flottent pour la première fois sur les bords de l'Adriatique, en face et à vingt-quatre heures de navigation de l'ancienne Macédoine; les rois de Sardaigne, de Naples, le Pape, le duc de Parme, se sont détachés de la coalition de nos ennemis, et ont brigué notre amitié; vous avez chassé les Anglais de Livourne, de Gênes, de la Corse.

Mais vous n'avez pas encore tout achevé. Une grande destinée vous est réservée; c'est en vous que la patrie met ses plus chères espérances: vous continuerez à en être dignes.

De tant d'ennemis qui se coalisèrent pour étouffer la République à sa naissance, l'Empereur seul reste devant nous; se dégradant lui-même du rang d'une grande puissance, ce prince s'est mis à la solde des marchands de Londres; il n'a plus de politique, de volonté, que celle de ces insulaires perfides, qui, étrangers aux malheurs de la guerre, sourient avec plaisir aux maux du continent.

Le Directoire exécutif n'a rien épargné pour donner la paix à l'Europe; la modération de ses propositions ne se ressentait pas de la force de ses armées; il n'avait pas consulté votre courage, mais l'humanité et l'envie de vous faire rentrer dans vos familles. Il n'a pas été écouté à Vienne. Il n'est donc plus d'espérance pour la paix qu'en allant la chercher dans le cœur des États héréditaires de la Maison d'Autriche. Vous y trouverez un brave peuple, accablé par la guerre qu'il a eue contre les Turcs et par la guerre actuelle. Les habitants de Vienne et les États de l'Autriche gémissent sur l'aveuglement et l'arbitraire de leur gouvernement; il n'en est pas un qui ne soit convaincu que l'or de l'Angleterre a corrompu les ministres de l'Empereur. Vous respecterez leur religion et leurs mœurs, vous protégerez leur propriétés. C'est la liberté que vous apporterez à la brave nation hongroise.

La Maison d'Autriche, qui, depuis trois siècles, va perdant à chaque guerre une partie de sa puissance, qui mécontente ses peuples en les dépouillant de leurs privilèges, se trouvera réduite, à la fin de cette sixième campagne (puisque'elle nous contraint à la faire), à accepter la paix que nous lui accorderons, et descendra, dans la réalité, au rang des puissances secondaires, où elle s'est déjà placée en se mettant aux gages et à la disposition de l'Angleterre.

Bonaparte.

(Corresp. de Nap. 2, S. 372. Dépôt de la guerre).

6.

A l'Armée.

Milan, 26 messidor an V (14 juillet 1797).

Soldats, c'est aujourd'hui l'anniversaire du 14 juillet. Vous voyez devant vous les noms de nos compagnons d'armes morts au champ d'honneur pour la liberté de la patrie: ils vous ont donné l'exemple. Vous vous devez tout entiers à la République; vous vous devez tout entiers au bonheur de trente millions de Français; vous vous devez tout entiers à la gloire de ce nom qui a reçu un nouvel éclat par vos victoires.

Soldats, je sais que vous êtes profondément affectés des malheurs qui menacent la patrie; mais la patrie ne peut courir de dangers réels. Les mêmes hommes qui l'ont fait triompher de l'Europe coalisée sont là. Des montagnes nous séparent de la France; vous les franchiriez avec la rapidité de l'aigle, s'il le fallait, pour maintenir la Constitution, défendre la liberté, protéger le Gouvernement et les républicains.

Soldats, le Gouvernement veille sur le dépôt des lois qui lui est confié. Les royalistes, dès l'instant qu'ils se montreront, auront vécu. Soyez sans inquiétude, et jurons par les mânes des héros qui sont morts à côté de nous pour la liberté, jurons sur nos nouveaux drapeaux:

Guerre implacable aux ennemis de la République et de la Constitution de l'an III.

Bonaparte.

(Corresp. de Nap. 3, S. 180).

7.

Allocutions

à la fête du 14 Juillet, célébrée à Milan le 26 messidor an V.

Milan, 26 messidor an V (14 juillet 1797).

**Aux carabiniers de la 11^e demi-brigade
d'infanterie légère.**

Braves carabiniers, je suis bien aise de vous voir :
vous valez à vous seuls 3000 hommes.

A la 13^e demi-brigade.

Braves soldats, vous voyez devant vous les noms
de vos camarades assassinés en votre présence à Vérone ;
mais leurs mânes doivent être satisfaits : les tyrans ont
péri avec la tyrannie.

Aux chefs de corps venant recevoir les drapeaux.

Citoyens, que vos drapeaux soient toujours sur
le chemin de la liberté et de la victoire !

Aux Cisalpins.

Cisalpins, que vos légions se distinguent par leur
discipline, et qu'elles soient les colonnes inébranlables
de la liberté et de l'indépendance cisalpine !

(Corresp. de Nap. 3, S. 181).

8.

**Aux Marins de l'escadre du
contre-amiral Brueys.**

Quartier général, Passariano, 30 fructidor an V (16 sept. 1797).

Camarades, les émigrés s'étaient emparés de la
tribune nationale.

Le Directoire exécutif, les représentants restés fidèles à la patrie, les républicains de toutes les classes, les soldats se sont ralliés autour de l'arbre de la liberté: ils ont invoqué les destins de la République et les partisans de la tyrannie sont aux fers.

Camarades, dès que nous aurons pacifié le continent, nous nous réunirons à vous pour conquérir la liberté des mers. Chacun de nous aura présent à la pensée le spectacle horrible de Toulon en cendres; de notre arsenal, de treize vaisseaux de guerre en feu; et la victoire secondera nos efforts.

Sans vous, nous ne pourrions porter la gloire du nom français que dans un petit coin du continent; avec vous, nous traverserons les mers, et la gloire nationale verra les régions les plus éloignées.

Bonaparte.

(Corresp. de Nap. 3, S. 305. Collection Napoléon).

9.

Proclamation.

Quartier général, Passariano, 1^{er} vendémiaire an VI
(22 sept. 1797).

Soldats, nous célébrons le 1^{er} vendémiaire, l'époque la plus chère aux Français; elle sera un jour bien célèbre dans les annales du monde.

C'est de ce jour que date la fondation de la République, l'organisation de la grande nation; et la grande nation est appelée par le destin à étonner et consoler le monde.

Soldats! éloignés de votre patrie et triomphants

de l'Europe, on vous préparait des chaînes; vous l'avez su, vous avez parlé: le peuple s'est réveillé, a fixé les traîtres, et déjà ils sont aux fers.

Vous apprendrez, par la proclamation du Directoire exécutif, ce que tramaient les ennemis de la patrie, les ennemis particuliers du soldat, et spécialement des divisions de l'armée d'Italie.

Cette préférence nous honore: la haine des traîtres, des tyrans et des esclaves, sera dans l'histoire notre plus beau titre à la gloire et à l'immortalité.

Rendons grâce au courage des premiers magistrats de la République, aux armées de Sambre-et-Meuse et de l'intérieur, aux patriotes, aux représentants restés fidèles aux destins de la France: ils viennent de nous rendre, d'un seul coup, ce que nous avons fait depuis six ans pour la liberté.

Bonaparte.

(Corresp. de Nap. 3, S. 324. Dépôt de la guerre).

10.

A l'Armée.

Quartier général, Milan, 24 brumaire an VI (14 nov. 1797).

Soldats, je pars demain pour me rendre au congrès de Rastadt.

En me trouvant séparé de l'armée, je ne serai consolé que par l'espoir de me revoir bientôt avec vous, luttant contre de nouveaux dangers.

Quelque poste que le Gouvernement assigne aux soldats de l'armée d'Italie, ils seront toujours les dignes soutiens de la liberté et de la gloire du nom français.

Soldats, en vous entretenant des princes que vous avez vaincus, des peuples qui vous doivent leur liberté, des combats que vous avez livrés en deux campagnes, dites-vous: »Dans deux campagnes, nous aurons plus fait encore.«

Bonaparte.

(Corresp. de Nap. 3, S. 438. Coll. Nap.).

II.

A l'Armée.

(Toulon, 9 mai 1797).

Officiers et soldats, il y a deux ans que je vins vous commander; à cette époque vous étiez dans la rivière de Gênes, dans la plus grande misère, manquant de tout, ayant sacrifié jusqu'à vos montres pour votre subsistance réciproque. Je vous promis de faire cesser vos misères, je vous conduisis en Italie; là, tout vous fut accordé. Ne vous ai-je pas tenu parole?

(Ici, un cri général se fit entendre: Oui!)

Eh bien! apprenez que vous n'avez point encore assez fait pour la patrie, et que la patrie n'a point encore assez fait pour vous.

Je vais actuellement vous mener dans un pays où, par vos exploits futurs, vous surpasserez ceux qui étonnent aujourd'hui vos admirateurs, et rendrez à la patrie les services qu'elle a droit d'attendre d'une armée d'invincibles.

Je promets à chaque soldat qu'au retour de cette expédition il aura à sa disposition de quoi acheter six arpents de terre.

Vous allez courir de nouveaux dangers, vous les partagerez avec vos frères les marins. Cette arme, jusqu'ici, ne s'est pas rendue redoutable à nos ennemis; leurs exploits n'ont point égalé les vôtres; les occasions leur ont manqué; mais le courage des marins est égal au vôtre: leur volonté est celle de triompher; ils y parviendront avec vous.

Communiquez-leur cet esprit invincible qui partout vous rendit victorieux; secondez leurs efforts; vivez à bord avec cette intelligence qui caractérise des hommes purement animés et voués au bien de la même cause: ils ont, comme vous, acquis des droits à la reconnaissance nationale, dans l'art difficile de la marine.

Habituez-vous aux manœuvres de bord, devenez la terreur de vos ennemis de terre et de mer; imitez en cela les soldats romains qui surent à la fois battre Carthage en plaine et les Carthaginois sur leurs flottes.

(Des cris de Vive la république immortelle et des hymnes de guerre suivirent cette harangue).

Bourrienne, Mém. 2, 57.

12.

Aux soldats de terre et de mer de l'armée de la Méditerranée.

Quartier général, Toulon, 21 floréal an VI (10 mai 1798).

Soldats!

Vous êtes une des ailes de l'armée d'Angleterre. Vous avez fait la guerre de montagnes, de plaines, de sièges: il vous reste à faire la guerre maritime.

Les légions romaines que vous avez quelquefois imitées, mais pas encore égalées, combattaient Carthage

tour à tour sur cette même mer et aux plaines de Zama. La victoire ne les abandonna jamais, parce que constamment elles furent braves, patientes à supporter les fatigues, disciplinées et unies entre elles.

Soldats, l'Europe a les yeux sur vous.

Vous avez de grandes destinées à remplir, des batailles à livrer, des dangers, des fatigues à vaincre. Vous ferez plus que vous n'avez fait pour la prospérité de la patrie, le bonheur des hommes et votre propre gloire.

Soldats-matelots, fantassins, canonniers ou cavaliers, soyez unis; souvenez-vous que, le jour d'une bataille, vous avez besoin les uns des autres.

Soldats-matelots, vous avez été jusqu'ici négligés. Aujourd'hui la plus grande sollicitude de la République est pour vous. Vous serez dignes de l'armée dont vous faites partie.

Le génie de la liberté, qui a rendu la République, dès sa naissance, l'arbitre de l'Europe, veut qu'elle le soit des mers et des contrées les plus lointaines.

Bonaparte.

(Corresp. de Nap. 4, S. 96).

13.

Proclamation à l'armée de terre.

Quartier général, à bord de *l'Orient*, 4 messidor an VI
(22 juin 1798).

Soldats!

Vous allez entreprendre une conquête dont les effets sur la civilisation et le commerce du monde sont incalculables.

Vous porterez à l'Angleterre le coup le plus sûr et le plus sensible, en attendant que vous puissiez lui donner le coup de mort.

Nous ferons quelques marches fatigantes; nous livrerons plusieurs combats; nous réussirons dans toutes nos entreprises; les destins sont pour nous.

Les beys mamelouks, qui favorisent exclusivement le commerce anglais, qui ont couvert d'avanies nos négociants et tyrannisent les malheureux habitants du Nil, quelques jours après notre arrivée n'existeront plus.

Les peuples avec lesquels nous allons vivre sont mahométans; leur premier article de foi est celui-ci: »Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète.«

Ne les contredisez pas; agissez avec eux comme nous avons agi avec les juifs, avec les Italiens; ayez des égards pour leurs muftis et pour leurs imams, comme vous en avez eu pour les rabbins et les évêques.

Ayez pour les cérémonies que prescrit l'Alcoran, pour les mosquées, la même tolérance que vous avez eue pour les couvents, pour les synagogues, pour la religion de Moïse et de Jésus-Christ.

Les légions romaines protégeaient toutes les religions. Vous trouverez ici des usages différents de ceux de l'Europe: il faut vous y accoutumer.

Les peuples chez lesquels nous allons traitent les femmes différemment que nous; mais, dans tous les pays, celui qui viole est un monstre.

Le pillage n'enrichit qu'un petit nombre d'hommes; il nous déshonore, il détruit nos ressources, il nous

rend ennemis les peuples qu'il est de notre intérêt d'avoir pour amis.

La première ville que nous allons rencontrer a été bâtie par Alexandre. Nous trouverons à chaque pas des souvenirs dignes d'exciter l'émulation des Français.

Bonaparte.

(Corr. de Nap. 4, S. 182. Dépôt de la guerre).

14.

Allocution.*)

Près de Châbour, 15 juillet 1798.

(Le 15 juillet, un grand mécontentement se manifesta dans une des divisions de l'armée. Bonaparte fit arrêter la marche de cette division, la forma en carré, et, s'étant placé au milieu, il lui dit:)

Le courage sur le champ de bataille ne suffit pas pour faire un bon soldat; il faut aussi le courage des fatigues et des privations. On me suppose l'intention de parcourir l'Asie après la conquête de l'Égypte. Pour marcher sur les traces d'Alexandre, il faudrait avoir ses soldats.

(Après cette courte et hardie allocution, la division reprit la marche sans souffler mot).

*) (Souvenirs militaires et intimes du général Vte de Pelleport, p. p. son fils, Paris 1857, I, 120).

15.

Allocution avant la bataille des Pyramides.

3 thermidor an VI (21 juillet 1798).

Soldats, quarante siècles vous regardent (du haut de ces pyramides).

(Corr. de Nap. 4, S. 240. Mém. dictés par Nap. à Sainte-Hélène Camp. d'Égypte).

16.

Proclamation à l'armée.

Quartier général, au Caire, 1^{er} vendém. an VII
(22 sept. 1798).

Soldats!

Nous célébrons le premier jour de l'an VII de la République.

Il y a cinq ans, l'indépendance du peuple français était menacée; mais vous prîtes Toulon: ce fut le présage de la ruine de nos ennemis.

Un an après, vous battiez les Autrichiens à Dego.

L'année suivante, vous étiez sur le sommet des Alpes.

Vous luttiez contre Mantoue, il y a deux ans, et vous remportiez la célèbre victoire de Saint-Georges.

L'an passé, vous étiez aux sources de la Drave et de l'Isonzo, de retour de l'Allemagne.

Qui eût dit alors que vous seriez aujourd'hui sur les bords du Nil, au centre de l'ancien continent?

Depuis l'Anglais, célèbre dans les arts et le commerce, jusqu'au hideux et féroce Bédouin, vous fixez les regards du monde.

Soldats! votre destinée est belle, parce que vous êtes dignes de ce que vous avez fait et de l'opinion que l'on a de vous. Vous mourrez avec honneur, comme les braves dont les noms sont inscrits sur cette pyramide, ou vous retournerez dans votre patrie couverts de lauriers et de l'admiration de tous les peuples.

Depuis cinq mois que nous sommes éloignés de l'Europe, nous avons été l'objet perpétuel des sollicitudes de nos compatriotes. Dans ce jour, quarante millions de citoyens célèbrent l'ère des gouvernements représentatifs, quarante millions de citoyens pensent à vous. Tous disent: C'est à leurs travaux, à leur sang que nous devons la paix générale, le repos, la prospérité du commerce et les bienfaits de la liberté civile.

Bonaparte.

(Corr. de Nap. 5, S. 1. Dépôt de la guerre).

17.

Proclamation.

Quartier général, devant Acre, 28 floréal an VII

(17 mai 1799).

Soldats, vous avez traversé le désert qui sépare l'Afrique de l'Asie avec plus de rapidité qu'une armée arabe.

L'armée qui était en marche pour enrichir l'Égypte est détruite; vous avez pris son général, son équipage de campagne, ses outres, ses chameaux.

Vous vous êtes emparés de toutes les places fortes qui défendent les puits du désert.

Vous avez dispersé aux champs du mont Thabor cette nuée d'hommes, accourus de toutes les parties de l'Asie dans l'espoir de piller l'Égypte.

Les trente vaisseaux que vous avez vus arriver devant Acre, il y a douze jours, portaient l'armée qui devait assiéger Alexandrie; mais, obligée d'accourir à Acre, elle y a fini ses destins; une partie de ses drapeaux orneront votre entrée en Égypte.

Enfin, après avoir, avec une poignée d'hommes, nourri la guerre pendant trois mois dans le cœur de la Syrie, pris 40 pièces de campagne, 50 drapeaux, fait 6000 prisonniers, rasé les fortifications de Gaza, Jaffa, Hayfâ, Acre, nous allons rentrer en Égypte; la saison des débarquements m'y rappelle.

Encore quelques jours et vous aviez l'espoir de prendre le pacha même au milieu de son palais; mais dans cette saison la prise du château d'Acre ne vaut pas la perte de quelques jours; les braves que je devrais d'ailleurs y perdre sont aujourd'hui nécessaires pour des opérations plus essentielles.

Soldats, nous avons une carrière de fatigues et de dangers à courir; après avoir mis l'Orient hors d'état de rien faire contre nous cette campagne, il nous faudra peut-être repousser les efforts d'une partie de l'Occident.

Vous y trouverez une nouvelle occasion de gloire; et si, au milieu de tant de combats, chaque jour est marqué par la mort d'un brave, il faut que de nouveaux braves se forment et prennent rang à leur tour parmi

ce petit nombre qui donne l'élan dans les dangers et maîtrise la victoire.

Bonaparte.

(Corr. de Nap. 5, S. 429. Dépôt de la guerre.)

18.

A l'Armée.

Quartier général, Alexandrie, 5 fructidor an VII
(22 août 1799).

Les nouvelles d'Europe m'ont décidé à partir pour France.

Je laisse le commandement de l'armée au général Kléber.

L'armée aura bientôt de mes nouvelles; je ne puis en dire davantage. Il me coûte de quitter les soldats auxquels je suis le plus attaché; mais ce ne sera que momentanément, et le général que je leur laisse a la confiance du Gouvernement et la mienne.

Bonaparte.

(Corr. de Nap. 5, S. 577. Dépôt de la guerre.)

19.

A l'Armée.

Quartier général, Paris, 18 brumaire an VIII (9 nov. 1799).

Soldats, le décret extraordinaire du Conseil des Anciens est conforme aux articles 102 et 103 de l'acte constitutionnel. Il m'a remis le commandement de la ville et de l'armée.

Je l'ai accepté pour seconder les mesures qu'il va prendre, et qui sont tout entières en faveur du peuple.

La République est mal gouvernée depuis deux ans. Vous avez espéré que mon retour mettrait un terme à tant de maux; vous l'avez célébré avec une union qui m'impose des obligations que je remplis; vous remplirez les vôtres, et vous seconderez votre général avec l'énergie, la fermeté et la confiance que j'ai toujours vues en vous.

La liberté, la victoire et la paix replaceront la République française au rang qu'elle occupait en Europe, et que l'ineptie ou la trahison a pu seule lui faire perdre. *Vive la République!*

Bonaparte.

(Extrait du Journal militaire. Corr. 6, S. 2).

20.

Proclamation à l'armée d'Orient.

Paris, 11 frimaire an VIII (2 déc. 1799).

Soldats, les Consuls de la République s'occupent souvent de l'armée d'Orient.

La France connaît toute l'influence de vos conquêtes pour la restauration de son commerce et la civilisation du monde.

L'Europe entière vous regarde.

Je suis souvent en pensée avec vous.

Dans quelque situation que les hasards de la guerre vous mettent, soyez toujours les soldats de Rivoli et d'Aboukir: vous serez invincibles.

Portez à Kléber cette confiance sans bornes que vous aviez en moi; il la mérite.

Soldats, songez au jour où, victorieux, vous rentrerez sur le territoire sacré; ce sera un jour de gloire et de joie pour la nation entière.

Bonaparte.

(Arch. de l'Empire. Corr. de Nap. 6, S. 19).

21.

Aux soldats français.

Paris, 4 nivôse an VIII (25 déc. 1799).

Soldats, en promettant la paix au peuple français, j'ai été votre organe; je connais votre valeur.

Vous êtes les mêmes hommes qui conquièrent la Hollande, le Rhin et l'Italie, et donnèrent la paix sous les murs de Vienne étonnée.

Soldats! ce ne sont plus vos frontières qu'il faut défendre; ce sont les États ennemis qu'il faut envahir.

Il n'est aucun de vous qui n'ait fait plusieurs campagnes, qui ne sache que la qualité la plus essentielle d'un soldat est de savoir supporter les privations avec constance. Plusieurs années d'une mauvaise administration ne peuvent être réparées dans un jour.

Premier magistrat de la République, il me sera doux de faire connaître à la nation entière les corps qui mériteront, par leur discipline et leur valeur, d'être proclamés les soutiens de la patrie.

Soldats! lorsqu'il en sera temps, je serai au milieu de vous, et l'Europe se souviendra que vous êtes de la race des braves.

Bonaparte.

(Arch. de l'Empire. Corr. de Nap. 6, S. 38).

Proclamation à l'armée d'Italie.

Paris, 4 nivôse an VIII (25 déc. 1799).

Soldats! les circonstances qui me retiennent à la tête du Gouvernement m'empêchent de me trouver au milieu de vous.

Vos besoins sont grands: toutes les mesures sont prises pour y pourvoir.

Les premières qualités du soldat sont la constance et la discipline; la valeur n'est que la seconde.

Soldats! plusieurs corps ont quitté leur position; ils ont été sourds à la voix de leurs officiers. La 17^e légère est de ce nombre.

Sont-ils donc tous morts les braves de Castiglione, de Rivoli, de Neumarkt? Ils eussent péri plutôt que de quitter leurs drapeaux, et ils eussent ramené leurs jeunes camarades à l'honneur et au devoir.

Soldats! vos distributions ne vous sont pas régulièrement faites, dites-vous. Qu'eussiez-vous fait si, comme la 4^e et 22^e légère, la 18^e et 32^e de ligne, vous vous fussiez trouvés au milieu du désert, sans pain ni eau, mangeant du cheval et du mulet? *La victoire nous donnera du pain*, disaient-elles; et vous, vous quittez vos drapeaux!

Soldats d'Italie! un nouveau général vous commande. Il fut toujours de l'avant-garde dans les plus beaux jours de votre gloire. Entourez-le de votre confiance; il ramènera la victoire dans vos rangs.

Je me ferai rendre un compte journalier de la conduite de tous les corps et spécialement de la

17^e légère et de la 63^e de ligne. Elles se ressouviendront de la confiance que j'avais en elles.

Bonaparte.

(Arch. de l'Empire. Corr. 6, S. 39).

23.

Proclamation à l'armée.

Paris, 15 nivôse an VIII (5 janv. 1800).

Soldats, le Gouvernement a pris les mesures pour éclairer les habitants égarés des départements de l'Ouest. Avant de prononcer, il les a entendus. Il a fait droit à leurs griefs, parce qu'ils étaient raisonnables. La masse des bons habitants a posé les armes. Il ne reste plus que des brigands, des émigrés, des stipendiés de l'Angleterre.

Des Français stipendiés de l'Angleterre! Ce ne peuvent être que des hommes sans aveu, sans cœur et sans honneur. Marchez contre eux; vous ne serez pas appelés à déployer une grande valeur.

L'armée est composée de plus de 60 000 braves; que j'apprenne bientôt que les chefs des rebelles ont vécu. Que les généraux donnent l'exemple de l'activité. La gloire ne s'acquiert que par les fatigues; et si l'on pouvait l'acquérir en tenant son quartier général dans les grandes villes, ou en restant dans de bonnes casernes, qui n'en aurait pas?

Soldats, quel que soit le rang que vous occupiez dans l'armée, la reconnaissance de la nation vous attend. Pour en être dignes, il faut braver l'intempérie des

saisons, les glaces, les neiges, le froid excessif des nuits; surprendre vos ennemis à la pointe du jour, et exterminer ces misérables, le déshonneur du nom français.

Faites une campagne courte et bonne.

Soyez inexorables pour les brigands, mais observez une discipline sévère.

Bonaparte.

(Arch. de l'Empire. Corr. de Nap. 6, S. 67).

24.

Ordre du jour.

Milan, 17 prairial an VIII (6 juin 1800).

Soldats, un de nos départements était au pouvoir de l'ennemi, la consternation était dans tout le midi de la France.

La plus grande partie du territoire du peuple ligurien, le plus fidèle ami de la République, était envahie.

La République cisalpine, anéantie dès la campagne passée, était devenue le jouet du grotesque régime féodal.

Soldats, vous marchez . . . et déjà le territoire français est délivré! la joie et l'espérance succèdent, dans notre patrie, à la consternation et à la crainte.

Vous rendrez la liberté et l'indépendance au peuple de Gênes: il sera pour toujours délivré de ses éternels ennemis.

Vous êtes dans la capitale de la Cisalpine.

L'ennemi épouvanté n'aspire plus qu'à regagner

ses frontières; vous lui avez enlevé ses hôpitaux, ses magasins, ses parcs de réserve.

Le premier acte de la campagne est terminé.

Des millions d'hommes, vous l'entendez tous les jours, vous adressent des actes de reconnaissance.

Mais aura-t-on donc impunément violé le territoire français? Laissez-vous retourner dans ses foyers l'armée qui a porté l'alarme dans vos familles? . . . Vous courez aux armes! . . . Eh bien, marchez à sa rencontre; opposez-vous à sa retraite; arrachez-lui les lauriers dont elle s'est parée, et par là apprenez au monde que la malédiction du destin est sur les insensés qui osent insulter le territoire d'un grand peuple.

Le résultat de tous nos efforts sera *gloire sans nuage et paix solide*.

Bonaparte.

(Dépôt de la guerre. Corr. de Nap. 6, S. 341).

25.

Pour mettre à l'ordre de l'armée.

Milan, 5 messidor an VIII (24 juin 1800).

En quittant l'armée, le Premier Consul l'a félicitée des victoires qu'elle a remportées.

La journée de Marengo sera célèbre dans l'histoire. Treize places fortes, contenant mille pièces de canon de gros calibre, sont en notre pouvoir, et nous nous trouvons en position de conclure une paix solide, ou, si l'aveuglement de nos ennemis s'y oppose, de commencer une campagne brillante et décisive pour le repos de l'Europe et la gloire de la nation. Le Premier Consul

recommande aux généraux et chefs de corps de ne pas perdre le temps pour se réorganiser, afin de pouvoir entrer en campagne, si elle a lieu, avant nos ennemis.

Bonaparte.

(Dépôt de la guerre. Corr. de Nap. 6, S. 388).

26.

Proclamation à l'armée d'Orient.

Paris, 1^{er} ventôse an IX (20 févr. 1801).

Soldats, le peuple français triomphe en Europe; son armée d'Orient ne trahira jamais ses destins! Vous défendrez contre tous cette terre, objet de tant d'espérances et fruit de tant de travaux!

Vous êtes nombreux, tous braves, tous couverts de blessures et échappés aux hasards de cent combats!

Aux Pyramides, à Sédiman, au mont Thabor, à Aboukir, à Héliopolis, vous étiez un contre dix.

Si la bravoure est la première qualité du soldat, la constance est la seconde.

A cette méprisable armée du grand-vizir se joint aujourd'hui une armée européenne déshonorée en Batavie, au Ferrol, à Cadix. Elle erre depuis neuf mois sur les mers; elle prétend vous combattre en vous séduisant par ses émissaires.

Les mers d'Égypte ont été funestes à nos marins; qu'elles soient témoins de la honte et de la défaite des bataillons anglais; que tout ce qui débarquera reste mort ou captif; que les déserts de Qatyeh soient le tombeau du grand-vizir, et que tant de hauts faits attestent aux siècles futurs la gloire du grand peuple,

et vous méritent de nouveaux témoignages de la reconnaissance de la patrie.

Bonaparte.

(Dépôt de la guerre. Corr. de Nap. 7, S. 40).

27.

Ordre du jour.

Boulogne, 25 brumaire an XII (17 nov. 1803).

Le Premier Consul est satisfait de l'armée de terre du camp de Saint-Omer, et des divisions de la flotille réunies à Boulogne. Je charge l'amiral et le général en chef de faire connaître aux soldats et matelots que leur conduite justifie l'opinion que le Premier Consul a d'eux.

Bonaparte.

(Arch. de l'Empire. Corr. de Nap. 9, S. 96).

28.

Paroles de l'Empereur

lors de la distribution des aigles au Champ-de-Mars.

Paris, 14 frimaire an XIII (5 déc. 1804).

Soldats, voilà vos drapeaux; ces aigles vous serviront toujours de point de ralliement; ils seront partout où votre Empereur les jugera nécessaires pour la défense de son trône et de son peuple.

Vous jurez de sacrifier votre vie pour les défendre et de les maintenir constamment par votre courage sur le chemin de la victoire. Vous le jurez?

(Extrait du Moniteur. Corr. de Nap. 10, S. 61).

29.

Proclamation à la Grande Armée.

Strasbourg, 8 vendémiaire an XIV (30 sept. 1805).

Soldats, la guerre de la troisième coalition est commencée. L'armée autrichienne a passé l'Inn, violé les traités, attaqué et chassé de sa capitale notre allié. Vous-mêmes vous avez dû accourir à marches forcées à la défense de nos frontières. Mais déjà vous avez passé le Rhin. Nous ne nous arrêterons plus que nous n'ayons assuré l'indépendance du Corps germanique, secouru nos alliés et confondu l'orgueil des injustes agresseurs. Nous ne ferons plus de paix sans garantie. Notre générosité ne trompera plus notre politique.

Soldats, votre Empereur est au milieu de vous; vous n'êtes que l'avant-garde du grand peuple. S'il est nécessaire, il se lèvera tout entier à ma voix pour confondre et dissoudre cette nouvelle ligue qu'ont tissée la haine et l'or de l'Angleterre. Mais, Soldats, nous aurons des marches forcées à faire, des fatigues et des privations de toute espèce à endurer. Quelques obstacles qu'on nous oppose, nous les vaincrons, et nous ne prendrons de repos que nous n'ayons planté nos aigles sur le territoire de
n vos ennemis.

Napoléon.

(Dépôt de la guerre. Corr. de Nap. Ier 11, S. 263).

30.

Proclamation à l'armée d'Italie.

Strasbourg, 8 vendémiaire an XIV (30 sept. 1805).

Soldats d'Italie, la guerre de la troisième coalition est commencée. L'armée autrichienne a passé l'Inn, envahi Munich et chassé de sa capitale l'électeur de Bavière, notre allié. Vous-mêmes avez dû accourir, à marches forcées, à la défense de l'Adige.

Soldats d'Italie, c'est sur les champs de bataille où vous êtes que, avec une poignée de monde, l'aigle autrichienne s'est vue constamment humiliée et confondue. Un contre trois, nous fûmes constamment vainqueurs. Vous serez dignes de la première armée d'Italie. Nous ne ferons plus de paix sans garantie. Notre générosité ne trompera plus notre politique. Votre Empereur est en Allemagne, au milieu de l'armée dont vous formez la droite. Le général qui vous commande a toute ma confiance; environnez-le de la vôtre.

Quelques fatigues qu'il vous faille essuyer, quelques marches forcées que vous ayez à faire, quelques privations qu'il vous faille endurer, souvenez-vous que c'est par là seulement qu'on peut arriver à la gloire.

Soldats d'Italie, ne vous donnez point de repos que vous n'ayez vaincu: que je n'entende parler de vous que pour apprendre les victoires que vous avez remportées, le nombre des prisonniers que vous avez faits, le nom des pays que vous avez conquis.

Napoléon.

(Arch. de l'Empire. Corr. de Nap. 11, S. 264).

31.

Ordre du jour.

Quartier impérial, Nördlingen, 15 vendémiaire an XIV
(7 oct. 1805).

Soldats bavarois, je me suis mis à la tête de mon armée pour délivrer votre patrie d'injustes agresseurs.

La Maison d'Autriche veut détruire votre indépendance et vous incorporer dans ses vastes États. Vous serez fidèles à la mémoire de vos ancêtres qui, quelquefois opprimés, ne furent jamais abattus, et conservèrent toujours leur indépendance, leur existence politique, premiers biens des nations, comme la fidélité à la Maison Palatine est le premier de vos devoirs.

En bon allié de votre souverain, j'ai été touché des marques d'amour que vous lui avez données dans cette circonstance importante. Je connais votre bravoure; je me flatte qu'après la première bataille je pourrai dire à votre prince et à mon peuple que vous êtes dignes de combattre dans les rangs de la Grande Armée.

Napoléon.

(Dépôt de la guerre. Corr. de Nap. II, S. 294).

32.

Proclamation à l'armée.

Pfaffenhofen, 21 vendémiaire an XIV (13 oct. 1805).

Soldats, il y a un mois que nous étions campés sur l'Océan, en face de l'Angleterre; mais une ligue impie nous a ordonné de voler sur le Rhin.

Il n'y a pas quinze jours que nous l'avons passé, et les Alpes wurtembergeoises, le Neckar, le Danube et le Lech, barrières si célèbres de l'Allemagne, n'ont pas retardé notre marche d'un jour, d'une heure, d'un instant. L'indignation contre un prince que nous avons deux fois réassis sur son trône, quand il ne tenait qu'à nous de l'en précipiter, nous a donné des ailes. L'armée ennemie, trompée par nos manœuvres, par la rapidité de nos mouvements, est entièrement tournée. Elle ne se bat que pour son salut; elle voudrait bien échapper et retourner chez elle; il n'est plus temps. Les fortifications qu'elle a élevées à grands frais le long de l'Iller, nous attendant par les débouchés de la forêt Noire, lui deviennent inutiles, puisque nous arrivons par les plaines de la Bavière.

Sans cette armée que vous avez devant vous, nous serions aujourd'hui à Londres; nous eussions vengé six siècles d'outrages et rendu la liberté aux mers.

Mais souvenez-vous demain que vous vous battez contre les alliés de l'Angleterre; que vous avez à vous venger des affronts d'un prince parjure dont les propres lettres respiraient la paix, quand il faisait marcher ses armées contre notre allié; qui nous a supposés assez lâches pour croire que nous verrions, sans rien dire, son passage de l'Inn, son entrée à Munich et son agression contre l'électeur de Bavière. Il nous croyait occupés ailleurs. Qu'il apprenne pour la troisième et dernière fois que nous savons être partout où la patrie a des ennemis à combattre.

Soldats, la journée de demain sera cent fois plus célèbre que celle de Marengo; j'ai placé l'ennemi dans la même position.

Souvenez-vous que la postérité la plus reculée tiendra note de ce que chacun de vous fera dans cette mémorable journée.

Vos neveux mêmes, d'ici à cinq cents ans, viendront se ranger sous ces aigles qui vous rallient, sauront en détail tout ce que votre corps aura fait demain, et de quelle manière votre courage les aura à jamais illustrés. Ce sera l'objet perpétuel de leurs entretiens, et vous serez cités d'âge en âge à l'admiration des générations futures.

Soldats, si je n'avais voulu que vaincre l'ennemi, je n'aurais pas cru devoir faire un appel à votre courage et à votre amour pour la patrie et pour moi; mais le vaincre, ce n'est rien faire de digne de vous ni de votre Empereur. Il faut que pas un homme de l'armée ennemie n'échappe. Que ce Gouvernement qui a trahi tous ses devoirs n'apprenne sa catastrophe que par votre propre arrivée sous les murs de Vienne; et, à cette funeste nouvelle, s'il écoute le cri de sa conscience, elle lui dira qu'il a trahi et les serments de la paix et ses premiers serments, devoirs que lui avaient légués ses ancêtres avec le pouvoir d'être le boulevard de l'Europe contre les irruptions des barbares.

Soldats qui avez donné aux combats de Wertingen et de Günzburg, j'ai été content de votre conduite; tous les corps feront comme vous. Et je pourrai dire à mon peuple: Votre Empereur et votre armée ont fait leur devoir; faites le vôtre; et les 200 000 conscrits que j'ai appelés accourront à marches forcées pour renforcer notre seconde ligne.

Napoléon.

(Dépôt de la guerre. Corr. de Nap. II, S. 323).

Proclamation.

Quartier impérial, Elchingen, 29 vendémiaire an XIV
(21 oct. 1805).

Soldats de la Grande Armée, en quinze jours nous avons fait une campagne. Ce que nous nous proposons est rempli. Nous avons chassé les troupes de la Maison d'Autriche de la Bavière, et rétabli notre allié dans la souveraineté de ses États. Cette armée qui, avec autant d'ostentation que d'imprudence, était venue se placer sur nos frontières, est anéantie. Mais qu'importe à l'Angleterre? Son but est rempli. Nous ne sommes plus à Boulogne, et son subside ne sera ni plus ni moins grand.

De 100 000 hommes qui composaient cette armée, 60 000 sont prisonniers; ils iront remplacer nos conscrits dans les travaux de nos campagnes: deux cents pièces de canon, tout le parc, 90 drapeaux, tous les généraux sont en notre pouvoir; il ne s'est pas échappé de cette armée 15 000 hommes.

Soldats, je vous avais annoncé une grande bataille; mais, grâce aux mauvaises combinaisons de l'ennemi, j'ai pu obtenir les mêmes succès sans courir aucune chance; et, ce qui est sans exemple dans l'histoire des nations, un aussi grand résultat ne nous affaiblit pas de plus de 1500 hommes hors de combat.

Soldats, ce succès est dû à votre confiance sans bornes dans votre Empereur, à votre patience à supporter les fatigues et les privations de toute espèce, à votre rare intrépidité.

Mais nous ne nous arrêterons pas là: vous êtes impatients de commencer une seconde campagne. Cette armée russe que l'or de l'Angleterre a transportée des extrémités de l'univers, nous allons lui faire éprouver le même sort. A ce combat est attaché plus spécialement l'honneur de l'infanterie; c'est là que va se décider pour la seconde fois cette question qui l'a déjà été en Suisse et en Hollande: si l'infanterie française est la seconde ou la première de l'Europe. Il n'y a point là de généraux contre lesquels je puisse avoir de la gloire à acquérir; tout mon soin sera d'obtenir la victoire avec le moins possible d'effusion de sang; mes soldats sont mes enfants.

Napoléon.

(Moniteur du 4 brum. an XIV. Corr. de Nap. 11, S. 342).

34.

A l'Armée.

Au bivouac, 10 frimaire an XIV (1^{er} décembre 1805).

Soldats, l'armée russe se présente devant vous pour venger l'armée autrichienne d'Ulm. Ce sont ces mêmes bataillons que vous avez battus à Hollabrunn, et que depuis vous avez constamment poursuivis jusqu'ici.

Les positions que nous occupons sont formidables; et, pendant qu'ils marcheront pour tourner ma droite, ils me présenteront le flanc.

Soldats, je dirigerai moi-même tous vos bataillons; je me tiendrai loin du feu, si, avec votre bravoure accoutumée, vous portez le désordre et la confusion dans les rangs ennemis; mais, si la victoire était un moment

incertaine, vous verriez votre Empereur s'exposer aux premiers coups, car la victoire ne saurait hésiter, dans cette journée surtout où il y va de l'honneur de l'infanterie française, qui importe tant à l'honneur de toute la nation.

Que, sous prétexte d'emmener les blessés, on ne dégarnisse pas les rangs, et que chacun soit bien pénétré de cette pensée qu'il faut vaincre ces stipendiés de l'Angleterre qui sont animés d'une si grande haine contre notre nation.

Cette victoire finira notre campagne, et nous pourrons reprendre nos quartiers d'hiver, où nous serons joints par les nouvelles armées qui se forment en France; et alors la paix que je ferai sera digne de mon peuple, de vous et de moi.

Napoléon.

(Moniteur du 25 frim. an XIV. Corr. de Nap. 11, S. 440.)

35.

A l'Armée.

Austerlitz, 12 frimaire an XIV (3 décembre 1805).

Soldats, je suis content de vous. Vous avez, à la journée d'Austerlitz, justifié tout ce que j'attendais de votre intrépidité; vous avez décoré vos aigles d'une immortelle gloire. Une armée de 100 000 hommes, commandée par les empereurs de Russie et d'Autriche, a été, en moins de quatre heures, ou coupée ou dispersée. Ce qui a échappé à votre fer s'est noyé dans les lacs. Quarante drapeaux, les étendards de la garde impériale de Russie, cent vingt pièces de canon, vingt

généraux, plus de 30 000 prisonniers, sont le résultat de cette journée à jamais célèbre. Cette infanterie tant vantée, et en nombre supérieur, n'a pu résister à votre choc, et désormais vous n'avez plus de rivaux à redouter. Ainsi, en deux mois, cette troisième coalition a été vaincue et dissoute. La paix ne peut plus être éloignée; mais, comme je l'ai promis à mon peuple avant de passer le Rhin, je ne ferai qu'une paix qui nous donne des garanties et assure des récompenses à nos alliés.

Soldats, lorsque le peuple français plaça sur ma tête la couronne impériale, je me confiai à vous pour la maintenir toujours dans ce haut éclat de gloire qui seul pouvait lui donner du prix à mes yeux. Mais dans le même moment nos ennemis pensaient à la détruire et à l'avilir! Et cette couronne de fer, conquise par le sang de tant de Français, ils voulaient m'obliger à la placer sur la tête de nos plus cruels ennemis! Projets téméraires et insensés que, le jour même de l'anniversaire du couronnement de votre Empereur, vous avez anéantis et confondus! Vous leur avez appris qu'il est plus facile de nous braver et de nous menacer que de nous vaincre.

Soldats, lorsque tout ce qui est nécessaire pour assurer le bonheur et la prospérité de notre patrie sera accompli, je vous ramènerai en France; là vous serez l'objet de mes plus tendres sollicitudes. Mon peuple vous reverra avec joie, et il vous suffira de dire, *J'étais à la bataille d'Austerlitz*, pour que l'on réponde, *Voilà un brave*.

Napoléon.

(Moniteur du 25 frim. an XIV. Corr. de Nap. II, S. 443.)

36.

Proclamation à l'armée.

Schönbrunn, 6 nivôse an XIV (27 déc. 1805).

Soldats, la paix entre moi et l'empereur d'Autriche est signée. Vous avez dans cette arrière-saison fait deux campagnes; vous avez rempli tout ce que j'attendais de vous. Je vais partir pour me rendre dans ma capitale. J'ai accordé de l'avancement et des récompenses à ceux qui se sont le plus distingués. Je vous tiendrai tout ce que je vous ai promis. Vous avez vu votre Empereur partager avec vous vos périls et vos fatigues; je veux aussi que vous veniez le voir entouré de la grandeur et de la splendeur qui appartient au souverain du premier peuple de l'univers. Je donnerai une grande fête aux premiers jours de mai, à Paris; vous y serez tous, et après nous verrons où nous appelleront le bonheur de notre patrie et les intérêts de notre gloire.

Soldats, pendant ces trois mois qui vous seront nécessaires pour retourner en France, soyez le modèle de toutes les armées: ce ne sont plus des preuves de courage et d'intrépidité que vous êtes appelés à donner, mais d'une sévère discipline. Que mes alliés n'aient plus à se plaindre de votre passage, et, en arrivant sur ce territoire sacré, comportez-vous comme des enfants au milieu de leur famille; mon peuple se comportera avec vous comme il le doit envers ses héros et ses défenseurs.

Soldats, l'idée que je vous verrai tous avant six mois, rangés autour de mon palais, sourit à mon cœur, et j'éprouve d'avance les plus tendres émotions. Nous

célébrerons la mémoire de ceux qui, dans ces deux campagnes, sont morts au champ d'honneur, et le monde nous verra tous prêts à imiter leur exemple, et à faire encore plus que nous n'avons fait, s'il le faut, contre ceux qui voudraient attaquer notre honneur ou qui se laisseraient séduire par l'or corrupteur des éternels ennemis du continent.

Napoléon.

(Dép. de la guerre. Corr. de Nap. 11, S. 507).

37.

Proclamation à l'armée d'Italie.

De mon camp impérial de Schönbrunn, 6 nivôse an XIV
(27 déc. 1805).

Soldats, depuis dix ans, j'ai tout fait pour sauver le roi de Naples: il a tout fait pour se perdre.

Après la bataille de Dego, de Mondovi, de Lodi, il ne pouvait m'opposer qu'une faible résistance. Je me fiaï aux paroles de ce prince, et je fus généreux envers lui.

Lorsque la seconde coalition fut dissoute à Marengo, le roi de Naples, qui le premier avait commencé cette injuste guerre, abandonné à Lunéville par ses alliés, resta seul et sans défense. Il m'implora; je lui pardonnai une seconde fois.

Il y a peu de mois, vous étiez aux portes de Naples. J'avais d'assez légitimes raisons de suspecter la trahison qui se méditait et de venger les outrages qui m'avaient été faits. Je fus encore généreux. Je reconnus la neutralité de Naples; je vous ordonnai

d'évacuer ce royaume; et pour la troisième fois la Maison de Naples fut affermie et sauvée.

Pardonnerons-nous une quatrième fois? Nous fierons-nous une quatrième fois à une cour sans foi, sans honneur, sans raison? Non! non! La dynastie de Naples a cessé de régner; son existence est incompatible avec le repos de l'Europe et l'honneur de ma couronne.

Soldats, marchez, précipitez dans les flots, si tant est qu'ils vous attendent, ces débiles bataillons des tyrans des mers. Montrez au monde de quelle manière nous punissons les parjures. Ne tardez pas à m'apprendre que l'Italie tout entière est soumise à mes lois ou à celles de mes alliés; que le plus beau pays de la terre est affranchi du joug des hommes les plus perfides; que la sainteté des traités est vengée, et que les mânes de mes braves soldats égorgés dans les ports de Sicile à leur retour d'Égypte, après avoir échappé aux périls des naufrages, des déserts et des combats, sont enfin apaisés.

Soldats, mon frère marchera à votre tête; il connaît mes projets, il est le dépositaire de mon autorité, il a toute ma confiance; environnez-le de toute la vôtre.

Napoléon.

(Archives de l'Empire. Corr. de Nap. 11, S. 509.)

38.

Proclamation.

Quartier impérial, Bamberg, 6 oct. 1806.

Soldats, l'ordre pour votre rentrée en France était parti; vous vous en étiez déjà rapprochés de

plusieurs marches. Des fêtes triomphales vous attendaient, et les préparatifs pour vous recevoir étaient commencés dans la capitale.

Mais, lorsque nous nous abandonnions à cette trop confiante sécurité, de nouvelles trames s'ourdissaient sous le masque de l'amitié et de l'alliance. Des cris de guerre se sont fait entendre à Berlin. Depuis deux mois nous sommes provoqués tous les jours davantage.

La même faction, le même esprit de vertige qui, à la faveur de nos dissensions intestines, conduisit, il y a quatorze ans, les Prussiens au milieu des plaines de la Champagne, domine dans leurs conseils. Si ce n'est plus Paris qu'ils veulent brûler et renverser jusque dans ses fondements, c'est aujourd'hui leur drapeau qu'ils se vantent de planter dans les capitales de nos alliés; c'est la Saxe qu'ils veulent obliger à renoncer, par une transaction honteuse, à son indépendance, en la rangeant au nombre de leurs provinces; c'est, enfin, vos lauriers qu'ils veulent arracher de votre front. Ils veulent que nous évacuions l'Allemagne à l'aspect de leurs armes! Les insensés! Qu'ils sachent donc qu'il serait mille fois plus facile de détruire la grande capitale que de flétrir l'honneur des enfants du grand peuple et de ses alliés! Leurs projets furent confondus alors; ils trouvèrent dans les plaines de la Champagne la défaite, la mort et la honte. Mais les leçons de l'expérience s'effacent, et il est des hommes chez lesquels le sentiment de la haine et de la jalousie ne meurt jamais.

Soldats, il n'est aucun de vous qui veuille retourner en France par un autre chemin que par celui de l'honneur. Nous ne devons y rentrer que sous des arcs de triomphe.

Eh quoi! aurions-nous donc bravé les saisons, les mers, les déserts, vaincu l'Europe plusieurs fois coalisée contre nous, porté notre gloire de l'Orient à l'Occident, pour retourner aujourd'hui dans notre patrie comme des transfuges, après avoir abandonné nos alliés, et pour entendre dire que l'aigle française a fui épouvantée à l'aspect des armées prussiennes!

Mais déjà ils sont arrivés sur nos avant-postes. Marchons donc, puisque la modération n'a pu les faire sortir de cette étonnante ivresse. Que l'armée prussienne éprouve le même sort qu'elle éprouva il y a quatorze ans! Qu'ils apprennent que, s'il est facile d'acquérir un accroissement de domaines et de puissance avec l'amitié du grand peuple, son inimitié, qu'on ne peut provoquer que par l'abandon de tout esprit de sagesse et de raison, est plus terrible que les tempêtes de l'Océan!

Napoléon.

(Moniteur du 16 oct. 1806. Corr. de Nap. 13, S. 313).

39.

Proclamation à l'armée.

Camp impérial de Potsdam, 26 oct. 1806.

Soldats, vous avez justifié mon attente et répondu dignement à la confiance du peuple français.

Vous avez supporté les privations et les fatigues avec autant de courage que vous avez montré d'intrépidité et de sang-froid au milieu des combats. Vous êtes les dignes défenseurs de l'honneur de ma couronne et de la gloire du grand peuple. Tant que vous serez

animés de cet esprit, rien ne pourra vous résister. La cavalerie a rivalisé avec l'infanterie et l'artillerie; je ne sais désormais à quelle arme je dois donner la préférence; vous êtes tous de bons soldats.

Voici les résultats de nos travaux: une des premières puissances militaires de l'Europe, qui osa naguère nous proposer une honteuse capitulation, est anéantie. Les forêts, les défilés de la Franconie, la Saale, l'Elbe, que nos pères n'eussent pas traversés en sept ans, nous les avons traversés en sept jours, et livré, dans l'intervalle, quatre combats et une grande bataille. Nous avons précédé à Potsdam, à Berlin, la renommée de nos victoires. Nous avons fait 60 000 prisonniers, pris 65 drapeaux, parmi lesquels ceux des Gardes du roi de Prusse, 600 pièces de canon, 3 forteresses, plus de 20 généraux. Cependant près de la moitié de vous regrettent de n'avoir pas encore tiré un coup de fusil. Toutes les provinces de la monarchie prussienne jusqu'à l'Oder sont en notre pouvoir.

Soldats, les Russes se vantent de venir à nous; nous marcherons à leur rencontre, nous leur épargnerons la moitié du chemin. Ils retrouveront Austerlitz au milieu de la Prusse. Une nation qui a aussi tôt oublié la générosité dont nous avons usé envers elle après cette bataille où son empereur, sa cour, les débris de son armée n'ont dû leur salut qu'à la capitulation que nous leur avons accordée, est une nation qui ne saurait lutter avec succès contre nous.

Cependant, tandis que nous marchons au-devant des Russes, de nouvelles armées formées dans l'intérieur de l'empire viennent prendre notre place pour garder nos conquêtes. Mon peuple tout entier s'est levé,

indigné de la honteuse capitulation que les ministres prussiens, dans leur délire, nous ont proposée.

Nos routes et nos villes frontières sont remplies de conscrits, qui brûlent de marcher sur vos traces. Nous ne serons plus désormais les jouets d'une paix traîtresse, et nous ne poserons plus les armes que nous n'ayons obligé les Anglais, ces éternels ennemis de notre nation, à renoncer au projet de troubler le continent et à la tyrannie des mers.

Soldats, je ne puis vous exprimer les sentiments que j'ai pour vous qu'en vous disant que je vous porte dans mon cœur l'amour que vous me montrez tous les jours.

Napoléon.

(Moniteur du 6 nov. 1806. Corr. de Nap. 13, S. 419).

40.

Proclamation.

Quartier impérial, Posen, 2 décembre 1806.

Soldats, il y a aujourd'hui un an, à cette heure même, que vous étiez sur le champ mémorable d'Austerlitz; les bataillons russes, épouvantés, fuyaient en déroute, ou, enveloppés, rendaient les armes à leurs vainqueurs. Le lendemain, ils firent entendre des paroles de paix; mais elles étaient trompeuses: à peine échappés, par l'effet d'une générosité peut-être condamnable, aux désastres de la troisième coalition, ils en ont ourdi une quatrième. Mais l'allié sur la tactique duquel ils fondaient leur principale espérance n'est déjà plus. Ses places fortes, ses capitales, ses magasins, ses arsenaux,

280 drapeaux, 700 pièces de bataille, cinq grandes places de guerre, sont en notre pouvoir. L'Oder, la Warta, les déserts de la Pologne, les mauvais temps de la saison, n'ont pu vous arrêter un moment. Vous avez tout bravé, tout surmonté; tout a fui à votre approche.

C'est en vain que les Russes ont voulu défendre la capitale de cette ancienne et illustre Pologne: l'aigle française plane sur la Vistule. Le brave et infortuné Polonais, en vous voyant, croit revoir les légions de Sobieski de retour de leur mémorable expédition.

Soldats, nous ne déposerons point les armes que la paix générale n'ait affermi et assuré la puissance de nos alliés, n'ait restitué à notre commerce sa liberté et ses colonies. Nous avons conquis sur l'Elbe et l'Oder Pondichéry, nos établissements des Indes, le cap de Bonne-Espérance et les colonies espagnoles.

Qui donnerait aux Russes le droit d'espérer de balancer les destins? Qui leur donnerait le droit de renverser de si justes desseins? Eux et nous, ne sommes-nous pas les soldats d'Austerlitz?

Napoléon.

(Moniteur du 12 déc. 1806. Corr. de Nap. 14, S. 13).

41.

A l'Armée.

Varsovie, 30 janvier 1807.

Soldats, l'armée russe, battue au passage de la Wkra, aux combats de Czarnowo, de Nasielsk, de Lopaczin, de Pultusk, de Golymin, n'a échappé qu'à la

faveur des boues qui ont empêché la marche de nos colonnes. Partie de ses hôpitaux et blessés, 8000 prisonniers, 80 pièces de canon, plusieurs drapeaux, sont nos trophées et attestent votre valeur.

J'espérais que ces nouveaux revers éclaireraient leur politique, et que, convaincus de l'impuissance de leurs efforts contre nous, ils renonceraient à leurs vues ambitieuses sur Constantinople, mais ils sont entraînés par la fatalité qui constamment égare les conseils de nos ennemis.

Ils entrent en Turquie et déclarent la guerre à la Porte, au moment même où nous arrivons sur leurs frontières. Les premiers ils lèvent leurs quartiers d'hiver, et viennent inquiéter leurs vainqueurs pour éprouver de nouvelles défaites. Puisqu'il en est ainsi, sortons d'un repos qui ferait tort à notre réputation; qu'ils fuient épouvantés devant nos aigles au delà du Niémen! Nous passerons le reste de notre hiver dans les beaux pays de la vieille Prusse, et ils ne pourront attribuer qu'à eux-mêmes les malheurs qu'ils éprouveront.

Quatre régiments français du premier corps de la Grande Armée viennent, à l'extrémité de la gauche, de mettre en déroute 14 000 hommes. Depuis quand les vaincus ont-ils le droit de choisir les plus beaux pays pour leurs quartiers d'hiver? Les glaces ont rendu tous les chemins praticables.

Soldats, au milieu des frimas de l'hiver comme au commencement de l'automne, au delà de la Vistule comme au delà du Danube, sur les bords du Niémen comme sur ceux de la Saale, vous serez toujours les soldats français de la Grande Armée.

Je dirigerai moi-même tous vos mouvements; vous ferez tout ce que l'honneur vous commande; et, s'ils osent tenir devant nous, peu échapperont.

Napoléon.

(Dépôt de la guerre. Corr. de Nap. 14, S. 264).

42.

A l'Armée.

Preussisch-Eylau, 16 février 1807.

Soldats, nous commençons de prendre un peu de repos dans nos quartiers d'hiver, lorsque l'ennemi a attaqué le 1^{er} corps et s'est présenté sur la basse Vistule. Nous avons marché à lui, nous l'avons poursuivi l'épée dans les reins pendant l'espace de quatre-vingts lieues. Il s'est réfugié sous les remparts de ses places et a repassé la Pregel. Nous lui avons enlevé, aux combats de Bergfriede, de Deppen, de Hof, à la bataille d'Eylau, 65 pièces de canon, 16 drapeaux, et tué, blessé ou pris plus de 40 000 hommes. Les braves qui, de notre côté, sont restés sur le champ d'honneur, sont morts d'une mort glorieuse: c'est la mort des vrais soldats. Leurs familles auront des droits constants à notre sollicitude et à nos bienfaits.

Ayant ainsi déjoué tous les projets de l'ennemi, nous allons nous rapprocher de la Vistule et rentrer dans nos cantonnements. Qui osera en troubler le repos s'en repentira; car, au delà de la Vistule comme au delà du Danube, au milieu des frimas de l'hiver comme au commencement de l'automne, nous serons

toujours les soldats français, et les soldats français de la Grande Armée.

Napoléon.

(Moniteur du 4 mars 1807. Corr. de Nap. 14, S. 305.)

43.

A la Grande Armée.

Camp impérial de Tilsit, 22 juin 1807.

Soldats, le 5 juin nous avons été attaqués dans nos cantonnements par l'armée russe. L'ennemi s'est mépris sur les causes de notre inactivité. Il s'est aperçu trop tard que notre repos était celui du lion. Il se repent de l'avoir troublé.

Dans les journées de Guttstadt, de Heilsberg, dans celle à jamais mémorable de Friedland, dans dix jours de campagne enfin, nous avons pris 120 pièces de canon, 7 drapeaux, tué, blessé ou pris 60,000 Russes, enlevé à l'armée ennemie tous ses magasins, ses hôpitaux, ses ambulances, la place de Koenigsberg, les 300 bâtiments qui étaient dans ce port, chargés de toute espèce de munitions, 160 000 fusils que l'Angleterre envoyait pour armer nos ennemis.

Des bords de la Vistule nous sommes arrivés sur ceux du Niémen avec la rapidité de l'aigle. Vous célébrâtes à Austerlitz l'anniversaire du couronnement; vous avez cette année dignement célébré celui de la bataille de Marengo, qui mit fin à la guerre de la seconde coalition.

Français, vous avez été dignes de vous et de moi. Vous rentrerez en France couverts de tous vos lauriers,

et après avoir obtenu une paix glorieuse, qui porte avec elle la garantie de sa durée. Il est temps d'en finir et que notre patrie vive en repos à l'abri de la maligne influence de l'Angleterre. Mes bienfaits vous prouveront ma reconnaissance et toute l'étendue de l'amour que je vous porte.

Napoléon.

(Moniteur du 5 juillet 1807. Corr. de Nap. 15, S. 362.)

44.

Allocution

à la parade de Saint-Cloud.

(11 sept. 1808.)

Soldats, après avoir triomphé sur les bords du Danube et de la Vistule, vous avez traversé l'Allemagne à marches forcées. Je vous fais aujourd'hui traverser la France sans vous donner un moment de repos.

Soldats, j'ai besoin de vous. La présence hideuse du Léopard souille les continents d'Espagne et de Portugal; qu'à votre aspect il fuie épouvanté. Portons nos aigles triomphantes jusqu'aux colonnes d'Hercule: là aussi nous avons des outrages à venger.

Soldats, vous avez surpassé la renommée des armées modernes; mais avez-vous égalé la gloire des armées de Rome, qui, dans une même campagne, triomphaient sur le Rhin et sur l'Euphrate, en Illyrie et sur le Tage?

Une longue paix, une prospérité durable seront le prix de vos travaux. Un vrai Français ne peut, ne doit prendre du repos que les mers ne soient ouvertes et affranchies.

Soldats, tout ce que vous avez fait, tout ce que vous ferez encore pour le bonheur du peuple français, pour ma gloire, sera éternellement dans mon cœur.†)

(Dépôt de la guerre. Corr. de Nap. 17, S. 521).

45.

A l'Armée.

Donauwörth, 17 avril 1809.

Soldats! le territoire de la Confédération a été violé. Le général autrichien veut que nous fuyions à l'aspect de ses armes et que nous lui abandonnions le territoire de nos alliés. J'arrive au milieu de vous avec la rapidité de l'aigle.

Soldats! j'étais entouré de vous lorsque le souverain d'Autriche vint à mon bivouac de Moravie. Vous l'avez entendu implorer ma clémence et me jurer une amitié éternelle. Vainqueurs dans trois guerres, l'Autriche a dû tout à notre générosité: trois fois elle a

†) Diese Ansprache liegt dem am 18. September 1808 von Saint-Cloud an Alexander, Fürst v. Neuchâtel, gerichteten Schreiben bei, welches lautet:

»Mon Cousin, vous trouverez ci-joint le discours que j'ai adressé aux soldats, à la parade de dimanche dernier. Vous l'enverrez par les trois routes aux colonels et commandants des corps. Il sera lu à l'ordre au milieu des principales villes, à haute voix, et il sera mis à l'ordre du jour. Vous chargerez les colonels de vous faire connaître les sentiments qui auront animé les soldats dans cette circonstance.

P. S. Il est bon que trois officiers de confiance portent cette proclamation et vous instruisent, au retour, de la situation des corps et de l'esprit qui les anime.

Napoléon.«

été parjure! Nos succès passés nous sont un sûr garant de la victoire qui nous attend. Marchons donc, et qu'à notre aspect l'ennemi reconnaisse ses vainqueurs!†)

(Dépôt de la guerre. Corr. de Nap. 18, S. 481.)

46.

Proclamation à l'armée.

Quartier impérial de Ratisbonne, 24 avril 1809.

Soldats! vous avez justifié mon attente. Vous avez suppléé au nombre par votre bravoure. Vous avez glorieusement marqué la différence qui existe entre les soldats de César et les cohues armées de Xercès.

En peu de jours, nous avons triomphé dans les trois batailles rangées de Thann, d'Abensberg et d'Eckmühl, et dans les combats de Peising, de Landshut et de Ratisbonne. Cent pièces de canon, quarante drapeaux, 50 000 prisonniers, trois équipages de pont, tous les

†) Diese Proklamation liegt dem am 17. April 1809 von Donauwörth an Otto, französischen Gesandten in München gerichteten Schreiben bei. Dasselbe lautet:

»Monsieur Otto, vous trouverez ci-joint une proclamation écrite à la hâte; arrangez-la avec M. de Montgelas; qu'elle soit traduite et imprimée en allemand avant la nuit, et envoyée à Augsbourg. Faites-la imprimer aussi séparément en français. Envoyez-en une copie à Stuttgart; envoyez-en également des copies à Strasbourg et à Mayence, pour qu'on l'imprime et la répande dans toute l'Allemagne. J'écris au roi de Wurtemberg d'en faire une: quant à moi, je fais la mienne. Il faut que celle du roi de Bavière soit placardée dès demain dans Augsbourg. Il faut en envoyer un bon nombre à la division de Wrede, au quartier général et dans l'armée alliée.

Napoléon.»

parcs de l'ennemi portés sur six cents caissons attelés, trois mille voitures attelées portant ses bagages, toutes les caisses des régiments, voilà le résultat de la rapidité de vos marches et de votre courage.

L'ennemi, enivré par un cabinet parjure, paraissait ne plus conserver aucun souvenir de vous. Son réveil a été prompt; vous lui avez apparu plus terribles que jamais. Naguère il a traversé l'Inn et envahi le territoire de nos alliés. Naguère il se promettait de porter la guerre au sein de notre patrie. Aujourd'hui, défait, épouvanté, il fuit en désordre; déjà mon avant-garde a passé l'Inn. Avant un mois nous serons à Vienne.

Napoléon.

(Dépôt de la guerre. Corr. de Nap. 18, S. 498).

47.

Proclamation à l'armée.

Quartier impérial de Schönbrunn, 13 mai 1809.

Soldats! Un mois après que l'ennemi passa l'Inn, au même jour, à la même heure, nous sommes entrés dans Vienne. Ses landwehrs, ses levées en masse, ses remparts créés par la rage impuissante des princes de la Maison de Lorraine, n'ont point soutenu vos regards. Les princes de cette Maison ont abandonné leur capitale, non comme des soldats d'honneur qui cèdent aux circonstances et aux revers de la guerre, mais comme des parjures que poursuivent leurs propres remords. En fuyant de Vienne, leurs adieux à ses habitants ont été le meurtre et l'incendie: comme Médée, ils ont de leurs propres mains égorgé leurs enfants.

Soldats! le peuple de Vienne, selon l'expression de la députation de ses faubourgs, délaissé, abandonné, veuf, sera l'objet de vos égards. Je prends les bons habitants sous ma spéciale protection. Quant aux hommes turbulents et méchants, j'en ferai une justice exemplaire.

Soldats! Soyons bons pour les pauvres paysans et pour ce bon peuple qui a tant de droits à notre estime. Ne conservons aucun orgueil de nos succès; voyons-y une preuve de cette justice divine qui punit l'ingrat et le parjure.

Napoléon.

(Dépôt de la guerre. Corr. de Nap. 18, S. 560).

48.

Proclamation.

Camp impérial d'Ebersdorf, 27 mai 1809.

Soldats de l'armée d'Italie, vous avez glorieusement atteint le but que je vous avais marqué. Le Semring a été témoin de votre jonction avec la Grande Armée. Soyez les bienvenus. Je suis content de vous!

Surpris par un ennemi perfide avant que vos colonnes fussent réunies, vous avez dû rétrograder jusqu'à l'Adige. Mais, lorsque vous reçûtes l'ordre de marcher en avant, vous étiez sur les champs mémorables d'Arcole, et là vous jurâtes sur les mânes de nos héros de triompher. Vous avez tenu parole à la bataille de la Piave, aux combats de San-Daniele, de Tarvis, de Goritz; vous avez pris d'assaut les forts de Malborghetto, de Prediel, et fait capituler la division ennemie retranchée

dans Prewald et Laybach. Vous n'aviez pas encore passé la Drave, et déjà 25 000 prisonniers, soixante pièces de bataille, dix drapeaux avaient signalé votre valeur. Depuis, la Drave, la Save, la Mur n'ont pu retarder votre marche. La colonne autrichienne de Jellachich, qui la première entra dans Munich, qui donna le signal des massacres dans le Tyrol, environnée à Saint-Michel, est tombée dans vos baïonnettes. Vous avez fait une prompte justice de ces débris dérobés à la colère de la Grande Armée.

Soldats, cette armée autrichienne d'Italie, qui, un moment, souilla par sa présence mes provinces, qui avait la prétention de briser ma couronne de Fer, battue, anéantie, grâce à vous, sera un exemple de la vérité de cette devise: *Dio me la diede, guai a chi la tocca!*

Napoléon.

(Moniteur du 3 juin 1809. Corr. de Nap. 19, S. 48).

49.

Projet de proclamation à l'armée.

Soldats, un mois après que l'Autriche nous eut déclaré la guerre, nous sommes entrés dans sa capitale, nous avons détruit ses meilleures troupes, pris plus de deux cents pièces de canon, 60 drapeaux et 100 000 prisonniers. Depuis un mois nous sommes oisifs. Le débordement et la fragilité des ponts de bateaux sur une si grande rivière m'ont obligé à faire élever d'autres ponts . . . Marchons donc à l'ennemi; anéantissons cette

puissance qui depuis quinze ans menace notre patrie et nos enfants; marchons à la victoire, mais à une victoire telle que j'ai le droit d'en attendre de votre volonté, de votre courage et de votre amour pour la patrie et pour moi. Terminons la guerre; confondons mes ennemis et courons tous sur L'importance de cette victoire ne peut En conséquence, ici comme ailleurs Les blessés qui ne peuvent se retirer d'eux-mêmes resteront sur le champ de bataille. Il est défendu, au nom de l'honneur, d'abandonner le champ de bataille, pour conduire les blessés, pendant que la bataille sera disputée.†)

(Arch. de l'Empire. Corr. de Nap. 19, S. 217).

50.

Proclamation à la Grande Armée.

Quartier impérial de Wilkowyski, 22 juin 1812.

Soldats! la seconde guerre de la Pologne est commencée; la première s'est terminée à Friedland et à Tilsit. A Tilsit la Russie a juré éternelle alliance à la France et guerre à l'Angleterre. Elle viole aujourd'hui ses serments! Elle ne veut donner aucune explication de son étrange conduite que les aigles françaises n'aient repassé le Rhin, laissant par là nos alliés à sa discrétion. La Russie est entraînée par la fatalité; ses

†) Die Herausgeber der Corr. sagen hierzu: La minute de cette proclamation, tout entière de la main de l'Empereur, n'a pu être complètement déchiffrée; elle ne porte pas de date; mais on présume qu'elle a été écrite le 5 juillet (1809), au matin.

destins doivent s'accomplir. Nous croirait-elle donc dégénérés? Ne serions-nous donc plus les soldats d'Austerlitz? Elle nous place entre le déshonneur et la guerre: le choix ne saurait être douteux. Marchons donc en avant: passons le Niémen, portons la guerre sur son territoire. La seconde guerre de la Pologne sera glorieuse aux armes françaises, comme la première. Mais la paix que nous conclurons portera avec elle sa garantie et mettra un terme à la funeste influence que la Russie a exercée depuis cinquante ans sur les affaires de l'Europe.

(Dépôt de la guerre. Corr. de Nap. 23, S. 528).

51.

Proclamation.

Au camp impérial, sur les hauteurs de Borodino,
7 sept. 1812, deux heures du matin.

Soldats, voilà la bataille que vous avez tant désirée! Désormais la victoire dépend de vous: elle nous est nécessaire. Elle nous donnera l'abondance, de bons quartiers d'hiver et un prompt retour dans la patrie! Conduisez-vous comme à Austerlitz, à Friedland, à Vitebsk, à Smolensk, et que la postérité la plus reculée cite avec orgueil votre conduite dans cette journée; que l'on dise de vous: *Il était à cette grande bataille sous les murs de Moscou!*

Napoléon.

(Moniteur du 27 sept. 1812. Corr. de Nap. 24, 207).

Proclamation à l'armée.

De notre camp impérial de Lützen, 3 mai 1813.

Soldats, je suis content de vous! Vous avez rempli mon attente! Vous avez suppléé à tout par votre bonne volonté et par votre bravoure. Vous avez, dans la célèbre journée du 2 mai, défait et mis en déroute l'armée russe et prussienne, commandée par l'empereur Alexandre et le roi de Prusse. Vous avez ajouté un nouveau lustre à la gloire de mes aigles; vous avez montré tout ce dont est capable le sang français. La bataille de Lützen sera mise au-dessus des batailles d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland et de la Moskova. Dans la campagne passée, l'ennemi n'a trouvé de refuge contre nos armes qu'en suivant la méthode féroce des barbares ses ancêtres: des armées de Tartares ont incendié ses campagnes, ses villes, la sainte Moscou elle-même. Aujourd'hui, ils arrivaient dans nos contrées, précédés de tout ce que l'Allemagne, la France et l'Italie ont de mauvais sujets et de déserteurs, pour y prêcher la révolte, l'anarchie, la guerre civile, le meurtre; ils se sont fait les apôtres de tous les crimes. C'est un incendie moral qu'ils voulaient allumer entre la Vistule et le Rhin, pour, selon l'usage des gouvernements despotiques, mettre des déserts entre nous et eux. Les insensés! Ils connaissaient peu l'attachement à leurs souverains, la sagesse, l'esprit d'ordre et le bon sens des Allemands. Ils connaissaient peu la puissance et la bravoure des Français.

Dans une seule journée, vous avez déjoué tous ces complots parricides. Nous rejetterons ces Tartares dans leur affreux climat, qu'ils ne doivent pas franchir. Qu'ils restent dans leurs déserts glacés, séjour d'esclavage, de barbarie et de corruption, où l'homme est ravalé à l'égal de la brute.

Vous avez bien mérité de l'Europe civilisée. Soldats, l'Italie, la France, l'Allemagne vous rendent des actions de grâces!

Napoléon.

(Moniteur du 18 mai 1813. Corr. de Nap. 25, 262).

53.

Allocution

prononcée par l'Empereur en remettant les aigles à trois régiments du 4^e corps.

— — — —, 15 oct. 1813.

Soldats, que ces aigles soient désormais votre point de ralliement. Jurez de mourir plutôt que de les abandonner; jurez de préférer la mort au déshonneur de nos armes.

Soldats, voilà l'ennemi; vous jurez de mourir plutôt que de souffrir que la France éprouve un affront!

(Corr. de Nap. 26, S. 361).

54.

Allocution

faite au corps polonais de la Grande Armée.

Près de Schlüchtern, 27 oct. 1813.

On m'a rendu compte de vos intentions. Comme empereur, comme général, je ne puis que louer vos

procédés; je n'ai rien à vous reprocher. Vous avez agi loyalement envers moi; vous n'avez pas voulu m'abandonner sans me rien dire, et même vous m'avez promis de me reconduire jusqu'au Rhin. Aujourd'hui je veux vous donner de bons conseils. Dites-moi, où voulez-vous retourner? Chez votre roi, qui, peut-être, lui-même n'a plus d'asile? Je vous l'ai donné pour votre souverain, parce que d'autres puissances n'ont pas voulu voir à la tête de votre nation un homme qui eût plus d'énergie. Il fallait vous donner un Allemand, pour ne pas exciter la jalousie de vos ennemis; et comme c'est un honnête homme, mon ami particulier, je l'ai fait votre duc, pour qu'il fût l'organe de mes volontés. Quant à vous, vous êtes les maîtres de retourner chez vous, si c'est votre intention; 2 ou 3000 hommes de plus ou de moins, tout braves que vous êtes, ne changeront rien à mes affaires. Mais craignez que vos frères, que la postérité n'aient à vous reprocher que la Pologne n'existe plus! Si vous m'abandonnez, je n'aurai plus le droit de parler de vous. Et je crois que, malgré les désastres qui ont eu lieu, je suis encore le plus puissant monarque de l'Europe; les choses peuvent prendre une autre face. D'ailleurs, comme vous existez par les traités, jusqu'à ce qu'il y en ait d'autres, votre existence politique n'est pas anéantie. Si même j'étais contraint de vous sacrifier, on fera mention de vous dans le prochain traité de paix. Alors vous pourrez retourner tranquillement chez vous. Maintenant vous retourneriez chapeau bas. Qui sait si un jour vous ne rentrerez pas les armes à la main? J'ai toujours tenu à votre existence, et, pour vous en donner la preuve, lisez *le Moniteur*: il vous

éclairera sur un traité de paix fait avec l'empereur d'Autriche, par lequel il me céda la Galicie en échange de l'Illyrie.

Si je ne tenais pas si fort à vous, j'aurais pu faire la paix à Dresde, en vous sacrifiant. Vous vous nourrissiez toujours d'espoir dans les temps les plus critiques; aujourd'hui, si l'espoir vous abandonne, on vous taxera d'inconstance et de légèreté.

(Tout le monde s'écria qu'on était prêt à suivre partout l'Empereur; qu'on voulait seulement savoir comment il regardait le corps polonais dans les circonstances présentes).

Je vous regarde comme les troupes du duché de Varsovie, comme des troupes alliées, comme les représentants de votre nation. Vous aurez vos relations avec le ministre des affaires étrangères.

(A ces paroles, les cris de Vive l'Empereur! les protestations qu'on ne l'abandonnera pas, retentirent de toutes parts).

(Journal hist. des opérations de la 7^e division de cavalerie. Corr. de Nap. 26, S. 385).

55.

Allocution à la Vieille Garde.

(Fontainebleau, cour du Cheval blanc, 3 avril 1814).

Officiers, sous-officiers et soldats de la vieille Garde! L'ennemi nous a dérobé trois marches. Il est entré dans Paris. J'ai fait offrir à l'empereur Alexandre une paix achetée par de grands sacrifices: la France avec ses anciennes limites, en renonçant à nos conquêtes,

en perdant tout ce que nous avons gagné depuis la Révolution. Non seulement il a refusé; il a fait plus encore: par les suggestions perfides de ces émigrés auxquels j'ai accordé la vie, et que j'ai comblés de bienfaits, il les autorise à porter la cocarde blanche, et bientôt il voudra la substituer à notre cocarde nationale. Dans peu de jours, j'irai l'attaquer à Paris. Je compte sur vous . . .

(On garde le silence. L'Empereur reprend).

Ai-je raison?

(Tout à coup partit un tonnerre de cris: „Vive l'Empereur! vive l'Empereur! A Paris! A Paris!“ On s'était tu parce que l'on croyait inutile de répondre).

Nous irons leur prouver que la nation française sait être maîtresse chez elle; que, si nous l'avons été longtemps chez les autres, nous le serons toujours chez nous, et qu'enfin nous sommes capables de défendre notre cocarde, notre indépendance et l'intégrité de notre territoire! Communiquez ces sentiments à vos soldats.

(Texte du général baron Pelet. Corr. de Nap. 27, S. 355).

56.

A l'Armée.

Fontainebleau, 5 avril 1814.

L'Empereur remercie l'armée pour l'attachement qu'elle lui témoigne, et principalement parce qu'elle reconnaît que la France est en lui, et non pas dans le peuple de la capitale. Le soldat suit la fortune et l'infortune de son général; son honneur est sa religion.

Le duc de Raguse n'a point inspiré ce sentiment à ses compagnons d'armes; il a passé aux alliés. L'Empereur ne peut approuver la condition sous laquelle il a fait cette démarche; il ne peut accepter la vie et la liberté de la merci d'un sujet.

Le Sénat s'est permis de disposer du gouvernement français; il a oublié qu'il doit à l'Empereur le pouvoir dont il abuse maintenant; que c'est l'Empereur qui a sauvé une partie de ses membres des orages de la Révolution, tiré de l'obscurité et protégé l'autre contre la haine de la nation. Le Sénat se fonde sur les articles de la Constitution pour la renverser. Il ne rougit pas de faire des reproches à l'Empereur, sans remarquer que, comme premier corps de l'État, il a pris part à tous les événements. Il est allé si loin, qu'il a osé accuser l'Empereur d'avoir changé les actes dans leur publication: le monde entier sait qu'il n'avait pas besoin de tels artifices; un signe était un ordre pour le Sénat, qui toujours faisait plus qu'on ne désirait de lui. L'Empereur a toujours été accessible aux remontrances de ses ministres, et il attendait d'eux, dans cette circonstance, la justification la plus indéfinie des mesures qu'il avait prises. Si l'enthousiasme s'est mêlé dans les adresses et les discours publics, alors l'Empereur a été trompé; mais ceux qui ont tenu ce langage doivent s'attribuer à eux-mêmes les suites de leurs flatteries. Le Sénat ne rougit pas de parler de libelles publiés contre les gouvernements étrangers; il oublie qu'ils furent rédigés dans son sein. Si longtemps que la fortune s'est montrée fidèle à leur souverain, ces hommes sont restés fidèles, et nulle plainte n'a été entendue sur les abus du pouvoir. Si l'Empereur avait méprisé les

hommes, comme on le lui a reproché, le monde reconnaîtrait aujourd'hui qu'il a eu des raisons qui motivaient son mépris. Il tenait sa dignité de Dieu et de la nation; eux seuls pouvaient l'en priver; il l'a toujours considérée comme un fardeau, et, lorsqu'il l'accepta, c'était dans la conviction que lui seul était à même de la porter dignement.

Le bonheur de la France paraissait être dans la destinée de l'Empereur. Aujourd'hui que la fortune s'est décidée contre lui, la volonté de la nation seule pourrait le persuader de rester plus longtemps sur le trône. S'il se doit considérer comme le seul obstacle à la paix, il fait volontiers ce dernier sacrifice à la France. Il a, en conséquence, envoyé le prince de la Moskova et les ducs de Vicence et de Tarente à Paris pour entamer la négociation. L'armée peut être certaine que l'honneur de l'Empereur ne sera jamais en contradiction avec le bonheur de la France.

(Manuscrit de 1814, par le baron Fain. Corr. de Nap. 27, 359).

57.

Adieux à la Garde.

Fontainebleau, 20 avril 1814.

Soldats de ma Vieille Garde, je vous fais mes adieux. Depuis vingt ans, je vous ai trouvés constamment sur le chemin de l'honneur et de la gloire. Dans ces derniers temps, comme dans ceux de notre prospérité, vous n'avez cessé d'être des modèles de bravoure et de fidélité. Avec des hommes tels que vous, notre cause n'était pas perdue. Mais la guerre était inter-

minable; c'eût été la guerre civile, et la France n'en serait devenue que plus malheureuse. J'ai donc sacrifié tous nos intérêts à ceux de la patrie; je pars. Vous, mes amis, continuez de servir la France. Son bonheur était mon unique pensée; il sera toujours l'objet de mes vœux! Ne plaignez pas mon sort; si j'ai consenti à me survivre, c'est pour servir encore à votre gloire; je veux écrire les grandes choses que nous avons faites ensemble! Adieu, mes enfants! Je voudrais vous presser tous sur mon cœur; que j'embrasse au moins votre drapeau! . . .

(A ces mots, le général Petit, saisissant l'aigle, s'avance. Napoléon reçoit le général dans ses bras et baise le drapeau. Le silence que cette grande scène inspire n'est interrompu que par les sanglots des soldats. Napoléon, dont l'émotion est visible, fait un effort et reprend d'une voix ferme):

Adieu encore une fois, mes vieux compagnons! Que ce dernier baiser passe dans vos cœurs!

(Manuscrit de 1814, par le baron Fain. Corr. de Nap. 27, 362).

58.

A l'Armée.

Golfe Jouan, 1^{er} mars 1815.

Soldats, nous n'avons pas été vaincus. Deux hommes sortis de nos rangs ont trahi nos lauriers, leur pays, leur prince, leur bienfaiteur.

Ceux que nous avons vus pendant vingt-cinq ans parcourir toute l'Europe pour nous susciter des ennemis, qui ont passé leur vie à combattre contre nous dans

les rangs des armées étrangères, en maudissant notre belle France, prétendraient-ils commander et enchaîner nos aigles, eux qui n'ont jamais pu en soutenir les regards? Souffrirons-nous qu'ils héritent du fruit de nos glorieux travaux; qu'ils s'emparent de nos honneurs, de nos biens; qu'ils calomnient notre gloire? Si leur règne durait, tout serait perdu, même le souvenir de ces immortelles journées. Avec quel acharnement ils les dénaturent! Ils cherchent à empoisonner ce que le monde admire; et, s'il reste encore des défenseurs de notre gloire, c'est parmi ces mêmes ennemis que nous avons combattus sur le champ de bataille.

Soldats, dans mon exil j'ai entendu votre voix. Je suis arrivé à travers tous les obstacles et tous les périls.

Votre général, appelé au trône par le choix du peuple et élevé sur vos pavois, vous est rendu; venez le joindre.

Arrachez ces couleurs que la nation a proscrites, et qui, pendant vingt-cinq ans, servirent de ralliement à tous les ennemis de la France! Arborez cette cocarde tricolore; vous la portiez dans nos grandes journées!

Nous devons oublier que nous avons été les maîtres des nations; mais nous ne devons pas souffrir qu'aucune se mêle de nos affaires. Qui prétendrait être maître chez nous, qui en aurait le pouvoir?

Reprenez ces aigles que vous aviez à Ulm, à Austerlitz, à Iéna, à Eylau, à Friedland, à Tudela, à Eckmühl, à Essling, à Wagram, à Smolensk, à la Moskova, à Lützen, à Wurschen, à Montmirail! Pensez-vous que cette poignée de Français aujourd'hui si arro-

gants puissent en soutenir la vue? Ils retourneront d'où ils viennent; et là, s'ils le veulent, ils régneront comme ils prétendent avoir régné pendant dix-neuf ans.

Vos rangs, vos biens, votre gloire, les biens, les rangs et la gloire de vos enfants, n'ont pas de plus grands ennemis que ces princes que les étrangers nous ont imposés: ils sont les ennemis de notre gloire, puisque le récit de tant d'actions héroïques qui ont illustré le peuple français combattant contre eux pour se soustraire à leur joug est leur condamnation.

Les vétérans des armées de Sambre-et-Meuse, du Rhin, d'Italie, d'Égypte, de l'Ouest, de la Grande Armée, sont tous humiliés; leurs honorables cicatrices sont flétries. Leurs succès seraient des crimes; ces braves gens seraient des rebelles, si, comme le prétendent les ennemis du peuple, les souverains légitimes étaient au milieu des armées étrangères. Les honneurs, les récompenses, leur affection, sont pour ceux qui les ont servis contre la patrie et contre nous.

Soldats, venez vous ranger sous les drapeaux de votre chef. Son existence ne se compose que de la vôtre; ses droits ne sont que ceux du peuple et les vôtres; son intérêt, son honneur et sa gloire ne sont autres que votre intérêt, votre honneur et votre gloire. La victoire marchera au pas de charge. L'aigle, avec les couleurs nationales, volera de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame. Alors vous pourrez montrer avec honneur vos cicatrices. Alors vous pourrez vous vanter de ce que vous aurez fait; vous serez les libérateurs de la patrie! Dans votre vieillesse, entourés et considérés de vos concitoyens, ils vous entendront avec respect raconter vos hauts faits; vous

pourrez dire avec orgueil: »Et moi aussi je faisais partie de cette Grande Armée qui est entrée deux fois dans les murs de Vienne, dans ceux de Rome, de Berlin, de Madrid, de Moscou, et qui a délivré Paris de la souillure que la trahison et la présence de l'ennemi y ont empreinte!«

Honneur à ces braves soldats, la gloire de la patrie! et honte éternelle aux Français criminels, dans quelque rang que la fortune les ait fait naître, qui combattirent vingt-cinq ans avec l'étranger pour déchirer le sein de la patrie!

Napoléon.*)

(Corr. de Nap. 28, 3 [d'après le placard primitif]).

59.

La Garde Impériale

aux généraux, officiers et soldats de l'armée.**)

Golfe Jouan, 1^{er} mars 1815.

Soldats, Camarades, nous vous avons conservé votre Empereur, malgré les nombreuses embûches qu'on

*) Corr. de Nap. 31, 40 (L'Ile d'Elbe et les Cent-Jours): „On n'avait pas voulu imprimer les proclamations à Porto-Ferrajo, pour éviter tout ce qui pouvait ébruiter le projet de l'expédition. On réunit tous les officiers, sous-officiers et soldats qui savaient écrire, et l'on passa la matinée à faire une centaine de copies de proclamations.“

**) Die Herausgeber der *Corr. de Nap. 1^{er}* bemerken hierzu: Proclamation attribuée à l'Empereur par Fleury de Chaboulon dans ses *Mémoires sur les Cent Jours* etc. Elle n'a pas été désavouée par Napoléon dans ses annotations critiques sur cet ouvrage.

lui a tendues; nous vous le ramenons à travers les mers, au milieu de mille dangers. Nous avons abordé sur la terre sacrée de la patrie avec la cocarde nationale et l'aigle impériale. Foulez aux pieds la cocarde blanche, elle est le signe de la honte et du joug imposé par l'étranger et la trahison; nous aurions inutilement versé notre sang, si nous souffrions que les vaincus nous donnassent la loi!

Depuis le peu de mois que les Bourbons règnent, ils vous ont convaincus *qu'ils n'ont rien oublié ni rien appris*. Ils sont toujours gouvernés par des préjugés ennemis de nos droits et de ceux du peuple. Ceux qui ont porté les armes contre leur pays, contre nous, sont des héros! Vous, vous êtes des rebelles, à qui l'on veut bien pardonner jusqu'à ce que l'on soit assez consolidé par la formation d'un corps d'armée d'émigrés, par l'introduction à Paris d'une garde suisse et par le remplacement successif de nouveaux officiers dans vos rangs! Alors il faudra avoir porté les armes contre sa patrie pour pouvoir prétendre aux honneurs et aux récompenses; il faudra avoir une naissance conforme à leurs préjugés pour être officier; le soldat devra toujours rester soldat; le peuple aura les charges, et eux les honneurs.

Un Vioménil insulte au vainqueur de Zurich en le naturalisant français, lui qui avait besoin de trouver, dans la clémence de la loi, pardon et amnistie. Un Bruslart, chouan, sicaire de Georges, commande nos légions.

En attendant le moment où ils oseraient détruire la Légion d'honneur, ils l'ont donnée à tous les traîtres et l'ont prodiguée pour l'avilir. Ils lui ont ôté toutes

les prérogatives politiques que nous avons gagnées au prix de notre sang.

Les 400 millions du domaine extraordinaire sur lesquels étaient assignées nos dotations, qui étaient le patrimoine de l'armée et le prix de nos succès, ils les ont fait porter en Angleterre.

Soldats de la grande nation, soldats du grand Napoléon, continuerez-vous à l'être d'un prince qui vingt ans fut l'ennemi de la France, et qui se vante de devoir son trône à un prince régent d'Angleterre?

Tout ce qui a été fait sans le consentement du peuple et le nôtre, et sans nous avoir consultés, est illégitime.

Soldats, la générale bat; nous marchons! Courez aux armes, venez nous joindre, joindre votre Empereur et nos aigles tricolores. Et si ces hommes, aujourd'hui si arrogants et qui ont toujours fui à l'aspect de nos armes, osent nous attendre, quelle plus belle occasion de verser notre sang et de chanter l'hymne de la victoire!

Soldats des 7^e, 8^e et 19^e divisions militaires, garnisons d'Antibes, de Toulon, de Marseille, officiers en retraite, vétérans de nos armées, vous êtes appelés à l'honneur de donner le premier exemple. Venez avec nous conquérir ce trône palladium de nos droits, et que la postérité dise un jour: Les étrangers, secondés par des traîtres, avaient imposé un joug honteux à la France; les braves se sont levés, et les ennemis du peuple, de l'armée, ont disparu et sont rentrés dans le néant.

(Corr. de Nap. 28, 4, nach dem Moniteur du 21 mars 1815).

60.

Allocution

à l'avant-garde de la division de Grenoble.

Laffrey, 6 mars 1815.

Je viens avec une poignée de braves, parce que je compte sur le peuple et sur vous. Le trône des Bourbons est illégitime, puisqu'il n'a pas été élevé par la nation; il est contraire à la volonté nationale, puisqu'il est contraire aux intérêts de notre pays, et qu'il n'existe que dans l'intérêt de quelques familles. Demandez à vos pères; interrogez tous ces habitants qui arrivent ici des environs: vous apprendrez de leur propre bouche la véritable situation des choses. Ils sont menacés du retour des dîmes, des privilèges, des droits féodaux et de tous les abus dont vos succès les avaient délivrés. N'est-il pas vrai, paysans?

(Corr. de Nap. 28, 12).

61.

Allocution

dans la revue de l'armée de Paris, le 21 mars 1815.

Soldats, je suis venu avec 600 hommes en France, parce que je comptais sur l'amour du peuple et sur le souvenir des vieux soldats. Je n'ai pas été trompé dans mon attente. Soldats, je vous en remercie. La gloire de ce que nous venons de faire est toute au peuple et à vous; la mienne se réduit à vous avoir connus et appréciés.

Soldats, le trône des Bourbons était illégitime, puisqu'il avait été relevé par des mains étrangères, puisqu'il avait été proscrit par le vœu de la nation exprimé par toutes nos assemblées nationales, puisque enfin il n'offrait de garantie qu'aux intérêts d'un petit nombre d'hommes arrogants, dont les prétentions sont opposées à nos droits. Soldats, le trône impérial peut seul garantir les droits du peuple, et surtout le premier de nos intérêts, celui de notre gloire.

Soldats, nous allons marcher pour chasser du territoire ces princes auxiliaires de l'étranger; la nation non seulement nous secondera de ses vœux, mais même suivra notre impulsion. Le peuple français et moi nous comptons sur vous. Nous ne voulons pas nous mêler des affaires des nations étrangères; mais malheur à qui se mêlerait des nôtres!

(Ce discours fut accueilli par les acclamations du peuple et des soldats. Un instant après, le général Cambronne et des officiers de la Garde du bataillon de l'île d'Elbe parurent avec les anciennes aigles de la Garde.

L'Empereur reprit la parole et dit aux soldats):

Voilà les officiers du bataillon qui m'a accompagné dans mon malheur; ils sont tous mes amis. Ils étaient chers à mon cœur: toutes les fois que je les voyais, ils me représentaient les différents régiments de l'armée, car, dans ces six cents braves, il y a des hommes de tous les régiments; tous me rappelaient ces grandes journées dont le souvenir est si cher, car tous sont couverts d'honorables cicatrices reçues à ces batailles mémorables. En les aimant, c'est vous tous, Soldats de l'armée française, que j'aimais! Ils vous rapportent ces aigles: qu'elles vous servent de point de ralliement!

En les donnant à la Garde, je les donne à toute l'armée. La trahison et des circonstances malheureuses les avaient couvertes du crêpe funèbre; mais, grâce au peuple français et à vous, elles reparaissent resplendissantes de toute leur gloire. Jurez qu'elles se trouveront partout où l'intérêt de la patrie les appellera! Que les traîtres et ceux qui voudraient envahir notre territoire n'en puissent jamais soutenir le regard!

(„Nous le jurons“, s'écrièrent avec enthousiasme tous les soldats).

(Corr. de Nap. 28, 16, extr. du Moniteur du 23 mars 1815).

62.

Allocution à l'armée.

Palais des Tuileries, 25 mars 1815.

(Au milieu de la revue, les officiers et les sous-officiers se sont formés en cercle, et l'Empereur, placé au centre, les a entretenus pendant longtemps).

Grâce au peuple français et à vous, le trône impérial est rétabli; il est reconnu dans tout l'Empire, sans qu'une goutte de sang ait été versée. Le comte de Lille, le comte d'Artois, le duc de Berri, le duc d'Orléans ont passé la frontière du Nord et sont allés chercher un asile chez l'étranger. Le pavillon tricolore flotte sur les tours de Calais, de Dunkerque, de Lille, d'Arras, de Valenciennes, de Condé etc. Quelques bandes de chouans avaient cherché à se former dans le Poitou et dans la Vendée; l'opinion du peuple et la marche de quelques bataillons ont suffi pour les dissiper. Le duc de Bourbon, qui était venu fomenter des troubles dans ces provinces, s'est embarqué à Nantes.

Qu'ils étaient insensés, et qu'ils connaissaient mal la nation, ceux qui croyaient que les Français consentiraient à recevoir un prince des mêmes mains qui avaient ravagé notre territoire et qui, à l'aide de la trahison, avaient un moment porté atteinte à nos lauriers! Le trône des Bourbons est incompatible avec les nouveaux intérêts, comme avec la gloire du peuple français.

Soldats, je veux donner devant vous un témoignage particulier de ma satisfaction à la brave garnison de Grenoble. Je le sais, tous les régiments français auraient agi comme elle. Je veux aussi témoigner ma reconnaissance à ce brave bataillon du 5^e et à cette compagnie de mineurs qui, placés dans un défilé, vinrent en entier se ranger autour de leur Empereur, qui seul s'offrait à leurs coups. Ils ont bien mérité du peuple français, de moi et de vous-mêmes.

Soldats, vous serez constamment fidèles à la grande cause du peuple, à l'honneur français et à votre Empereur!

(Moniteur du 26 mars 1815. Corr. de Nap. 28, 27).

63.

Allocution à l'armée

dans une revue au Carrousel.

Paris, 9 avril 1815.

Soldats, je viens d'avoir la nouvelle que le pavillon tricolore est arboré à Toulouse, à Montpellier et dans tout le Midi. Les commandants et les garnisons de Perpignan et de Bayonne avaient annoncé formellement qu'ils n'obéiraient point aux ordres, donnés par le duc

d'Angoulême, de livrer ces places aux Espagnols, qui d'ailleurs ont fait connaître, depuis, qu'ils ne voulaient pas se mêler de nos affaires. Le drapeau blanc ne flotte plus que dans la seule ville de Marseille. Mais, avant la fin de cette semaine, le peuple de cette grande cité, opprimé par les violences du parti royaliste, aura repris tous ses droits. De si grands et de si prompts résultats sont dus au patriotisme qui anime toute la nation et aux souvenirs que vous avez conservés de moi. Si, pendant une année, de malheureuses circonstances nous ont obligés de quitter la cocarde tricolore, elle était toujours dans nos cœurs. Elle redevient aujourd'hui notre signe de ralliement, nous ne la quitterons qu'avec la vie.

Soldats, nous le voulons pas nous mêler des affaires des autres nations; mais malheur à ceux qui voudraient se mêler des nôtres, nous traiter comme Gênes ou comme Genève, et nous imposer des lois autres que celles que la nation veut! Ils trouveraient sur nos frontières les héros de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna; ils y trouveraient le peuple entier, et, s'ils ont 600 000 hommes, nous leur en opposerons deux millions.

J'approuve que pour vous rallier vous ayez fait des drapeaux tricolores. Ce ne sera qu'au Champ-de-Mai, et en présence de la nation assemblée, que je vous rendrai ces aigles qui si souvent furent illustrées par votre valeur et virent fuir les ennemis de la France.

Soldats! le peuple français et moi nous comptons sur vous; comptez aussi sur le peuple et sur moi.

(Moniteur du 10 avril 1815. Corr. de Nap. 28, 82).

64.

Allocution

à la Garde nationale de Paris.

Palais des Tuileries, 16 avril 1815.

Soldats de la garde nationale de Paris, je suis bien aise de vous voir. Je vous ai formés, il y a quinze mois, pour le maintien de la tranquillité publique dans la capitale et pour sa sûreté. Vous avez rempli mon attente. Vous avez versé votre sang pour la défense de Paris; et, si des troupes ennemies sont entrées dans vos murs, la faute n'en est pas à vous, mais à la trahison, et surtout à la fatalité qui s'est attachée à nos affaires dans ces malheureuses circonstances.

Le trône royal ne convenait pas à la France: il ne donnait aucune sûreté au peuple sur ses intérêts les plus précieux; il nous avait été imposé par l'étranger. S'il eût existé, il eût été un monument de honte et de malheur. Je suis arrivé, armé de toute la force du peuple et de l'armée, pour faire disparaître cette tache et rendre tout leur éclat à l'honneur et à la gloire de la France.

Soldats de la garde nationale, ce matin même le télégraphe de Lyon m'a appris que le drapeau tricolore flotte à Antibes et à Marseille. Cent coups de canon, tirés sur toutes nos frontières, apprendront à l'étranger que nos dissensions civiles sont terminées; je dis les étrangers, parce que nous ne connaissons pas encore d'ennemis. S'ils rassemblent leurs troupes, nous rassemblons les nôtres. Nos armées sont toutes composées de braves qui se sont signalés dans plusieurs batailles

et qui présenteront à l'étranger une frontière de fer, tandis que de nombreux bataillons de grenadiers et de chasseurs de gardes nationales garantiront nos frontières. Je ne me mêlerai point des affaires des autres nations : malheur aux gouvernements qui se mêleraient des nôtres ! Des revers ont retrempe le caractère du peuple français ; il a repris cette jeunesse, cette vigueur qui, il y a vingt ans, étonnaient l'Europe.

Soldats, vous avez été forcés d'arborer des couleurs proscrites par la nation ; mais les couleurs nationales étaient dans vos cœurs. Vous jurez de les prendre toujours pour signe de ralliement et de défendre ce trône impérial, seule et naturelle garantie de nos droits ! Vous jurez de ne jamais souffrir que des étrangers, chez lesquels nous avons paru plusieurs fois en maîtres, se mêlent de nos constitutions et de notre gouvernement ! Vous jurez enfin de tout sacrifier à l'honneur et à l'indépendance de la France !

(Nous le jurons ! tel a été le cri unanime de toute la garde nationale).

(Moniteur du 17 avril 1815. Corr. de Nap. 28, 102).

65.

Allocution

à l'armée, au Champ-de-Mars.

1^{er} juin 1815.

Soldats de la Garde nationale de l'Empire, soldats des troupes de terre et de mer, je vous confie l'aigle impériale aux couleurs nationales ; vous jurez de la défendre au prix de votre sang contre les ennemis de

la patrie et de ce trône! Vous jurez qu'elle sera toujours votre signe de ralliement! Vous le jurez!

(Les cris universellement prolongés: Nous le jurons! ont retenti dans l'enceinte).

Soldats de la Garde nationale de Paris, soldats de la Garde impériale, je vous confie l'aigle impériale aux couleurs nationales. Vous jurez de périr, s'il le faut, pour la défendre contre les ennemis de la patrie et du trône! *(Nous le jurons!)* Vous jurez de ne jamais reconnaître d'autre signe de ralliement! *(Nous le jurons!)*

Vous, soldats de la Garde nationale de Paris, vous jurez de ne jamais souffrir que l'étranger souille de nouveau la capitale de la grande nation. C'est à votre bravoure que je la confierai! *(Nous le jurons!)*

Et vous, soldats de la Garde impériale, vous jurez de vous surpasser vous-mêmes dans la campagne qui va s'ouvrir, et de mourir tous plutôt que de souffrir que les étrangers viennent dicter la loi à la patrie! *(Nous le jurons!)*

(Moniteur du 2 juin 1815. Corr. de Nap. 28, 248).

66.

A l'Armée.

Avesnes, 14 juin 1815.

Soldats, c'est aujourd'hui l'anniversaire de Marengo et de Friedland, qui décidèrent deux fois du destin de l'Europe. Alors, comme après Austerlitz, comme après Wagram, nous fûmes trop généreux; nous crûmes aux protestations et aux serments des princes que nous

laissâmes sur le trône! Aujourd'hui, cependant, coalisés contre nous, ils en veulent à l'indépendance et aux droits les plus sacrés de la France. Ils ont commencé la plus injuste des agressions. Marchons donc à leur rencontre: eux et nous ne sommes-nous plus les mêmes hommes?

Soldats, à Iéna, contre ces mêmes Prussiens aujourd'hui si arrogants, vous étiez un contre trois; à Montmirail, un contre six.

Que ceux d'entre vous qui ont été prisonniers des Anglais vous fassent le récit de leurs pontons et des maux affreux qu'ils ont soufferts!

Les Saxons, les Belges, les Hanovriens, les soldats de la Confédération du Rhin, gémissent d'être obligés de prêter leurs bras à la cause des princes ennemis de la justice et des droits de tous les peuples. Ils savent que cette coalition est insatiable. Après avoir dévoré douze millions de Polonais, douze millions d'Italiens, un million de Saxons, six millions de Belges, elle devra dévorer les États de deuxième ordre de l'Allemagne.

Les insensés! Un moment de prospérité les aveugle. L'oppression et l'humiliation du peuple français sont hors de leur pouvoir. S'ils entrent en France, ils y trouveront leur tombeau.

Soldats, nous avons des marches forcées à faire, des batailles à livrer, des périls à courir; mais, avec de la constance, la victoire sera à nous: les droits, l'honneur et le bonheur de la patrie seront reconquis.

Pour tout Français qui a du cœur, le moment est arrivé de vaincre ou de périr!

(Dépôt de la guerre. Corr. de Nap. 28, 281).

67.

A l'Armée.*)

La Malmaison, 25 juin 1815.

Soldats, quand je cède à la nécessité qui me force de m'éloigner de la brave armée française, j'emporte avec moi l'heureuse certitude qu'elle justifiera, par les éminents services que la patrie attend d'elle, les éloges que nos ennemis eux-mêmes ne peuvent pas lui refuser.

Soldats, je suivrai vos pas, quoique absent. Je connais tous les corps, et aucun d'eux ne remportera un avantage signalé sur l'ennemi, que je ne rende justice au courage qu'il aura déployé. Vous et moi, nous avons été calomniés. Des hommes indignes d'apprécier vos travaux ont vu, dans les marques d'attachement que vous m'avez données, un zèle dont j'étais le seul objet: que vos succès futurs leur apprennent que c'était la patrie par-dessus tout que vous serviez en m'obéissant, et que, si j'ai quelque part à votre affection, je le dois à mon ardent amour pour la France, notre mère commune.

Soldats, encore quelques efforts et la coalition est dissoute. Napoléon vous reconnaîtra aux coups que vous allez porter.

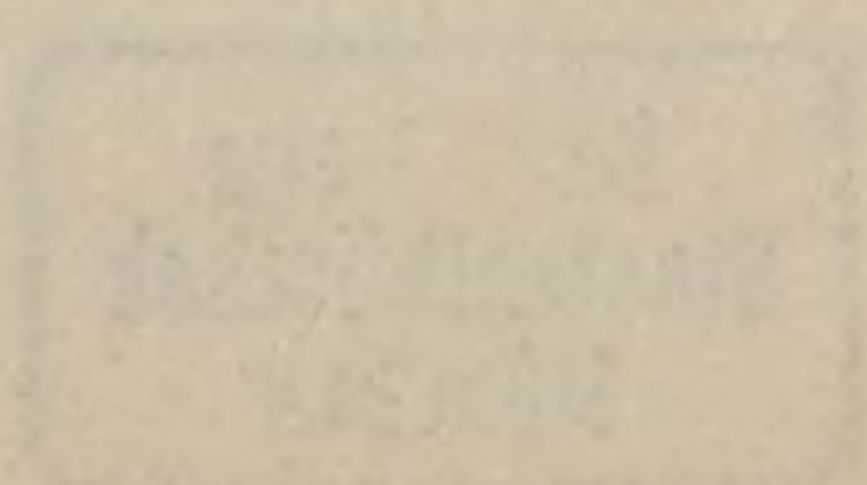
Sauvez l'honneur, l'indépendance des Français; soyez jusqu'à la fin tels que je vous ai connus depuis vingt ans, et vous serez invincibles.

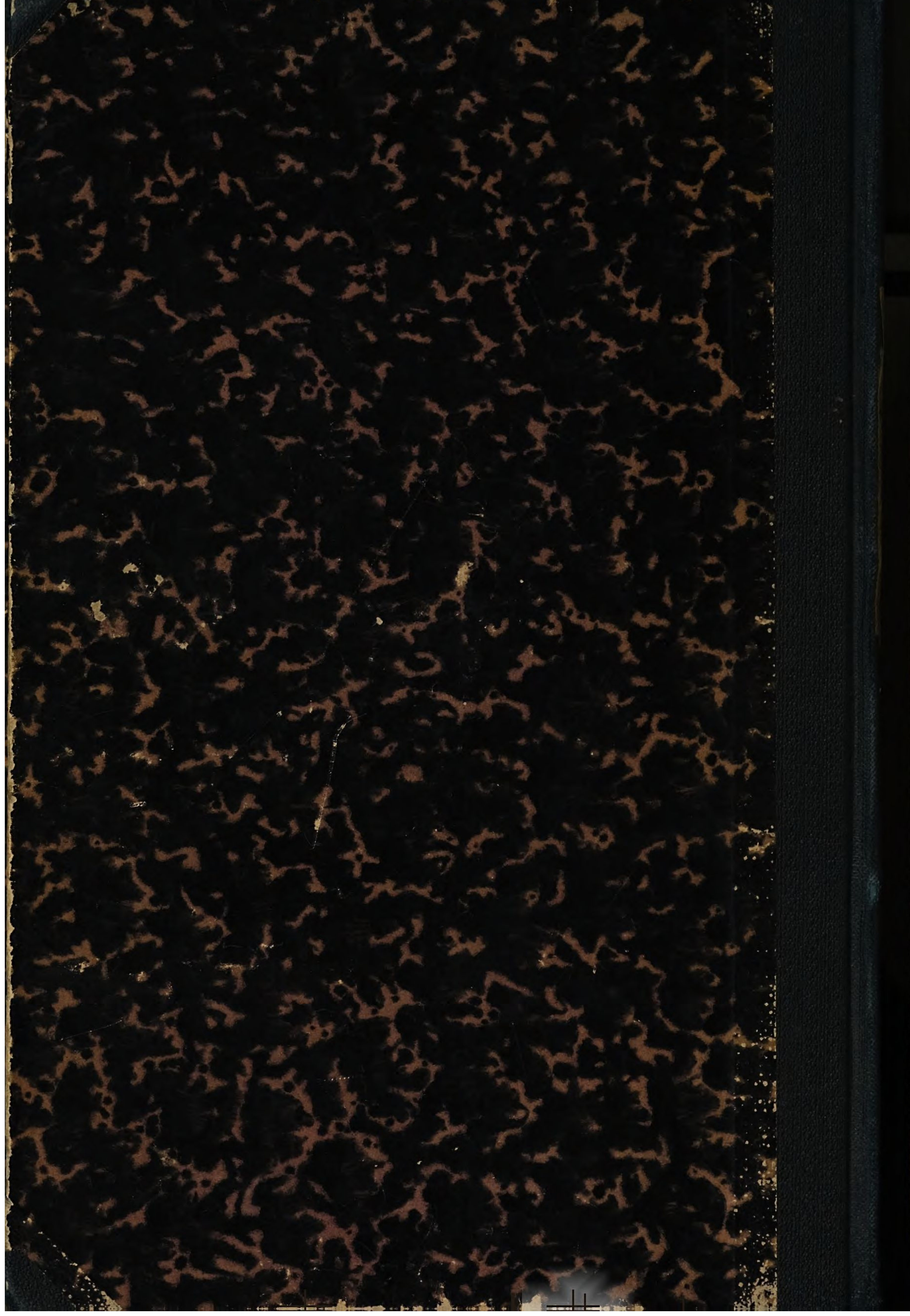
(Mémoires de Napoléon. Corr. de Nap. 28, 301).

†) Hierzu die Herausgeber der Corr.: Le gouvernement provisoire interdit la publication de cette proclamation.

A l'Ami

Druck von Erdmann Raabe in Oppeln.





Napoleon

Die militärischen Proklamationen und Ansprachen Napoleons I 1796-1815.
Chronologisch geordnet

Oppeln 1890

Gall.rev. 104 ef

urn:nbn:de:bvb:12-bsb11605661-5